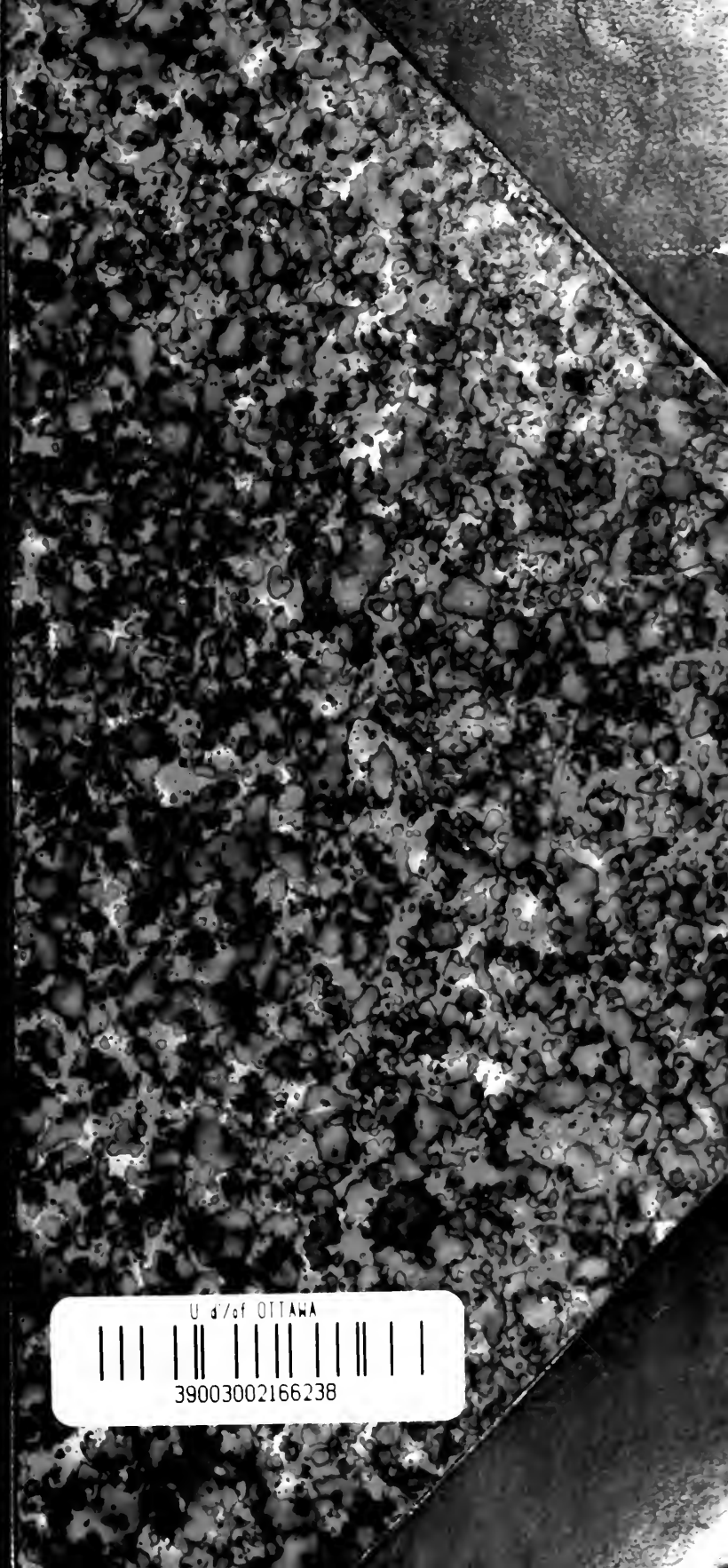
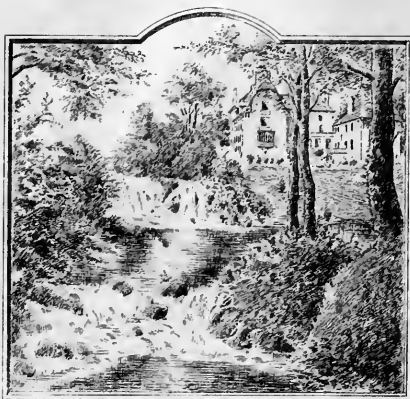


1  
1  
1  
1



U of OTTAWA  
39003002166238



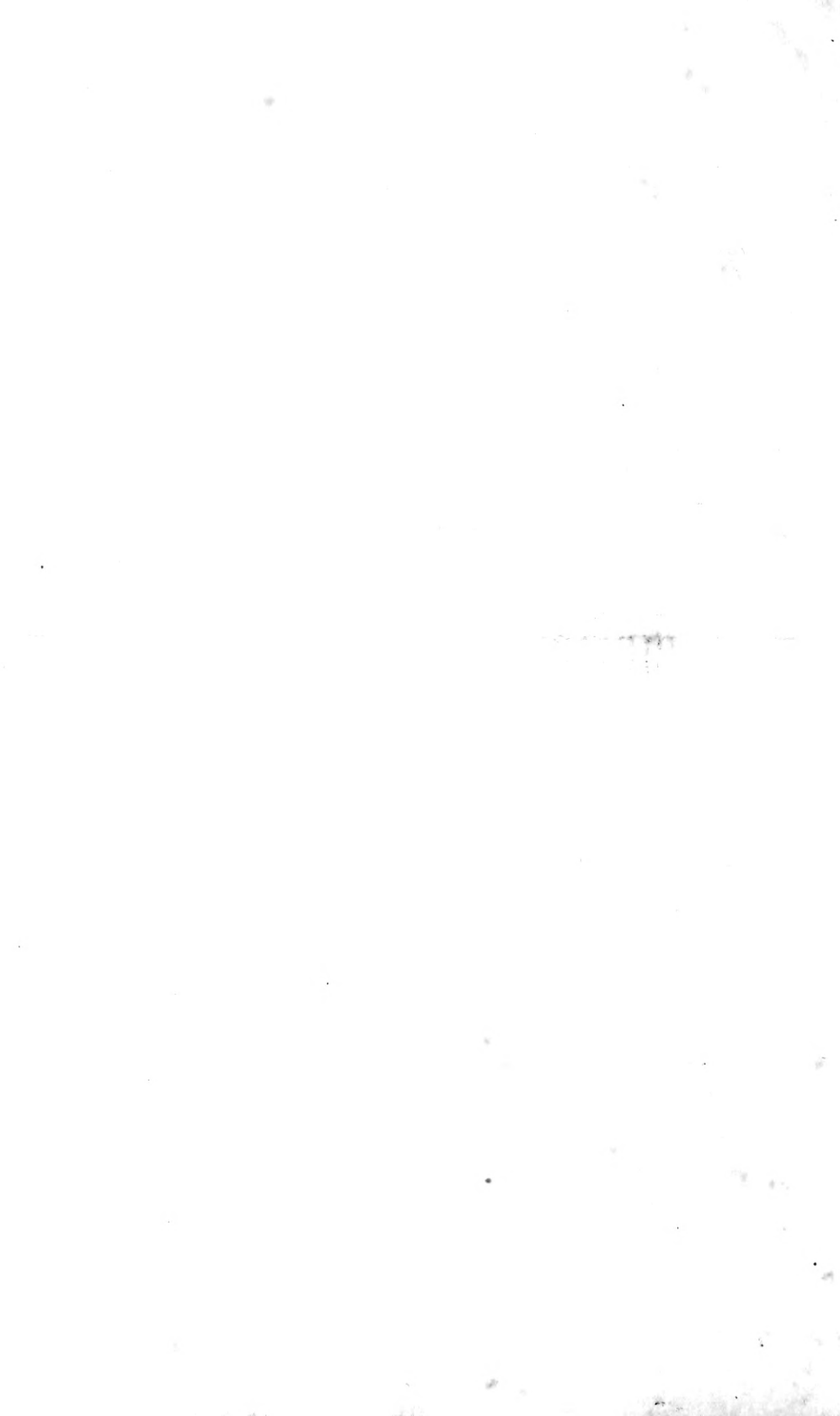
.Oé.

EX-LIBRIS DE LA GERMONIÈRE

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



**SOCIÉTÉ**  
**DES**  
**BIBLIOPHILES NORMANDS.**



LES  
ÉLÉGIES DE JEAN DOUBLET

DIEPPOIS

REPRODUITES D'APRÈS L'ÉDITION DE 1559

AVEC LA VIE DU POÈTE

PAR

GUILLAUME COLLETET

UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN



ROUEN

IMPRIMERIE DE HENRY BOISSEL

—  
M.DCCC.LXIX

PQ

1612

.D7

1869



**TIRAGE EXTRAORDINAIRE**

**A CINQUANTE EXEMPLAIRES.**

**N° 26**



## PRÉFACE.

---

C'était à la fois un droit et un devoir, pour la Société des Bibliophiles normands, de reproduire le curieux volume qu'elle publie aujourd'hui.

Les *Elégies* de Jan Doublet, Dieppois (Paris, pour Charles Langelier, 1559, in-4° de 55 ff.), sont devenues d'une excessive rareté. Les auteurs des *Annales poétiques*, dans leur X<sup>e</sup> volume (Paris, Delalain, 1779, in-12), ont donné une courte notice sur le poète dieppois et quatorze pièces de lui ; mais il avait échappé aux recherches du savant abbé Goujet.

On ne connaît aujourd'hui que trois exemplaires de ces *Elégies* :

1° Celui du duc de Lavallière, couvert d'une reliure en maroquin rouge du siècle dernier, doré sur tranche, et qui est à Paris, à la bibliothèque de l'Arsenal ;

2° Celui qui, après avoir appartenu au comte Alfred d'Auffay, était passé chez mon regrettable ami Edouard

Turquety, le poète pur et délicat, le bibliophile éclairé, que j'ai eu la douleur de perdre au mois de novembre 1867. Ce volume, dont le titre a été réparé, est beaucoup plus grand de marges que celui de l'Arsenal; il est réglé et a été revêtu, par Trautz-Bauzonnet, d'une élégante reliure en maroquin rouge, avec dentelle intérieure et tranche dorée. Il a été adjugé, le 25 janvier 1868, pour la somme de 805 fr. à la vente de Turquety, faite par MM. Potier et Claudin, libraires à Paris.

3° Un dernier, signalé par M. Gustave Brunet comme se trouvant à la Bibliothèque de Bordeaux.

Un membre de notre Société, M. Frère, le savant auteur du *Manuel du Bibliographe Normand*, avait jadis fait don à la Bibliothèque de Dieppe d'un Doublet, qui depuis plusieurs années a disparu de ce dépôt.

Peut-être retrouvera-t-on cet exemplaire? Peut-être en découvrira-t-on d'autres? Toutefois nous ne pouvons pas même en compter quatre aujourd'hui.

Le format des publications de notre Société a presque permis de donner un fac-simile de l'édition originale. Cette reproduction identique était d'autant plus désirable que Doublet a adopté une orthographe qui lui est particulière, et qui, bien qu'elle affecte une simplicité exagérée, me semble préférable à celle de ses contemporains.

Il a évité d'encombrer les mots d'une foule d'y, de z et de lettres parasites; mais il n'est pas non plus tombé dans la

bizarrerie de certains auteurs, tels que Taillemont *Lyonoès*, en son livre intitulé : *La Tricarite, plus quelques chants en faveur de plusieurs damoëzelles*, ou Baïf, en ses *Etrènes de poëzie françoëse au vers mesurés*, *Ansenemens de Faukilides*, etc., qui a été jusqu'à inventer des lettres nouvelles.

De même que son orthographe, la ponctuation de Doublet est simple, rationnelle et suffisante. En plusieurs endroits, où il semble s'être départi de ses règles, il est évident qu'il a négligé et abandonné à l'imprimeur la correction de ses épreuves.

Nous joignons aux poésies de J. Doublet, sa vie par Guillaume Colletet, qui n'a pas encore été publiée. On sait que l'*Histoire des Poëtes françois*, écrite pour le duc de Montausier, mari de la célèbre Julie d'Angennes et précepteur du Dauphin, est déposée en manuscrit à la Bibliothèque impériale du Louvre. C'est à M. Louis Barbier, conservateur-administrateur, que nous en devons la communication.

G. Colletet qui, au milieu du *xvii<sup>e</sup>* siècle, demeurait à Paris, rue des Morfondus (aujourd'hui rue Saint-Etienne-du-Mont, n<sup>os</sup> 33 à 39), dans une maison antérieurement habitée par Pierre de Ronsard, y avait réuni une bibliothèque curieuse, riche surtout en poëtes français, en ouvrages sur la poésie, en manuscrits et en autographes.

Après sa mort, cette collection fut vendue en bloc, par Claudine Le Nain, sa veuve, pour une somme de mille écus, au grand désespoir de François, son fils.

C'est certainement à même ses propres livres que Guillaume puisait les renseignements à l'aide desquels il écrivait ses notices, qui m'ont paru toutes disposées sur ce même plan : 1° Détails biographiques recueillis avec soin, soit dans les documents contemporains du poète, soit dans ses poésies mêmes ; 2° Analyse et jugement de ses œuvres ; 3° quelques citations ; 4° certaines indications bibliographiques ; 5° enfin *testimonia* des écrivains qui ont mentionné celui dont il s'occupe.

Evidemment Colletet avait en sa possession un exemplaire de Doublet, peut-être un des trois seuls que l'on connaisse ; car c'est de la lecture de ce livre qu'il a tiré sa notice, à laquelle un examen plus attentif lui eût permis d'ajouter quelques circonstances intéressantes.

En effet, des indications fournies par le Poète, on peut déduire qu'il naquit à Dieppe, vers 1528 ou 1529, que son père était bourgeois de cette ville et propriétaire d'un domaine dans les environs (1). Il avait des armoiries et ses oncles maternels, au nombre de quatre, portaient le nom de Mifant.

(1) La famille Doublet est fort peu connue.

On pourrait y rattacher un marin normand, le corsaire Doublet, qui vivait sous Louis XIV et qui enleva, dans un port d'Angleterre, un vaisseau qu'il ramena en France.

Parmi les homonymes de Doublet, je citerai d'abord un contemporain du poète, maître Doublet, chirurgien de Jacques de Savoie, duc

Sa lignée était donc honorable. Sa mère était la fille de David Mifant (1), né vers 1450, qui fut conseiller du roi et gouverneur de Dieppe. David était aussi littérateur ; car il fit imprimer, en 1502, une traduction des *Offices* de Cicéron.

Outre cette fille, d'où naquit Doublet, David Mifant eut quatre fils, l'un desquels, Jacques, a laissé le *Tyrannique*, traduit du grec de Xénophon et la comédie de *la Fatale destinée*, que La Croix du Maine intitule *la Déesse Astrée* (2).

de Nemours, dont parle Brantôme dans le ch. xxvi des Grands Capitaines français (M. le maréchal de Saint-André).

Un autre Doublet, musicien, nommé par Rabelais, dans le Prologue du iv<sup>e</sup> Livre de *Pantagruel*.

Jacques Doublet, religieux bénédictin, qui a écrit une histoire de l'abbaye de Saint-Denis (1560-1648).

Le médecin François Doublet, de Chartres (1751-1795).

Et un littérateur contemporain, M. Doublet de Boisthibault, né aussi à Chartres, en 1800.

Mais il est peu probable qu'ils tiennent aux Doublet de Dieppe.

(1) Les renseignements sur David Mifant (ce nom est écrit ailleurs Miffant ou Minfant) et sa lignée, sont tirés de La Croix du Maine, de Beauchamps et des mémoires pour servir à l'histoire de Dieppe, publiés en 1785, par Desmarquets, etc. La plupart sont dus à MM. Louis et Stephano de Merval, dont le savoir et l'obligeance m'ont été du plus grand secours dans mon travail.

(2) Bien que La Monnoie, dans ses annotations sur La Croix du Maine, prétende attribuer à David Mifant et non à Jacques, la comédie

Un autre, Estienne Mifant, sieur de Longueville, reçu conseiller clerc au Parlement de Rouen, en 1535, est probablement celui dont parle Doublet, en sa XX<sup>e</sup> Élégie.

J'ignore les prénoms et titres des deux derniers.

Cette famille était certainement une des plus importantes de la bourgeoisie Dieppoise, au xvr<sup>e</sup> siècle ; car « Charles Mifant, sieur d'Ancourt, dict fief de la Motte-Saint-Quentin et fiefferme de Commécourt, » demeurant à Dieppe, obtint des lettres d'anoblissement, données à Vincennes en mai 1574, vérifiées en la Chambre des Comptes de Rouen, le 19 juin 1579, et en la Cour des Aides de Normandie, le 17 septembre. (7<sup>e</sup> vol., fol. 195. Finances 1000 liv.)

Lors de la vérification des titres de noblesse, sous Louis XIV, en vertu de l'édit de 1666, onze Mifant furent maintenus dans leur noblesse, par jugement de M. Barrin de la Gallissonnière, intendant de Rouen, en date du 24 juillet 1667 ;

Un autre, par jugement du 22 juillet 1670 ;

Sept autres Mifant, par jugement de M. de Chamillard, intendant de Caen.

en question, je crois qu'on doit s'en rapporter au témoignage plus ancien de La Croix du Maine. — Cette comédie est citée dans une épître adressée, en 1521, par Clément Marot à la duchesse d'Alençon. David Mifant avait 70 ans à cette époque ; son fils Jacques était bien d'un âge alors à avoir écrit un et même plusieurs ouvrages.



Ils prouvèrent tous leur noblesse, de la charte d'anoblissement de 1574, et portaient pour armes :

D'azur à trois têtes pucellées d'argent, échevelées d'or, posées 2 et 1.

Lors des élections pour les états-généraux de 1789, *un seul* Mifant vota par procuration, au nombre des gentils-hommes de Normandie.

C'était, à ce qu'il paraît, le dernier mâle de son nom. Sa fille unique, M<sup>lle</sup> d'Ancourt, ne se maria point, et mourut à Dieppe, dans un âge fort avancé, le 1<sup>er</sup> septembre 1845.

Ainsi s'éteignit la lignée maternelle de Jean Doublet. Quant à lui-même, s'il fut marié, s'il laissa des enfants, on l'ignore. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il vivait encore en 1582, âgé d'environ 53 ans.

Un autre mystère, qu'on ne pénétrera jamais sans doute, c'est celui qui enveloppe l'*unique à ses yeux belle*, la jeune femme qu'il a chantée sous le nom de SIBILLE, probablement un pseudonyme. Le poète eut la douleur de voir celle qu'il aimait mariée, par des parents avides, à un *vieux chicanous* de Rouen. Son amour n'en fut pas diminué ; il demeura fidèle et, lorsqu'au bout de peu d'années, elle devint veuve, il recommença à lui faire une cour assidue.

L'épousa-t-il enfin ?

L'auteur d'une charmante étude, publiée dans le *Bulle-*

*tin du Bibliophile* (1), M. le vicomte de Gaillon n'est pas de cet avis.

Pour ma part, j'aime mieux croire que la fidélité du poète fut récompensée. S'il ne parle pas de son mariage, c'est que l'union n'était pas encore accomplie, quand il publiait ses *Élégies*. Pendant deux ans peut-être (car les deuils sont longs et rigoureux en Normandie), le respect dû à la mémoire du premier époux devait séparer les deux amans. Le poète s'exila ; il alla chercher à Paris la consécration de sa gloire et y faire imprimer ses vers. Mais le temps expiré, lorsqu'il rentra dans sa patrie, le premier exemplaire de son livre, tout frais encore des presses de Langelier, dut être déposé sur les genoux de sa tendre et bien-aimée SIBILLE.

PROSPER BLANCHEMAIN.

Château de Longefont, juillet 1868.

(1) La notice biographique et littéraire que M. le vicomte de Gaillon a donnée sur J. Doublet, se trouve dans l'année 1856 du *Bulletin du Bibliophile* (Paris, Techener, 1856, in-8°), pag. 739 et suivantes. C'est un morceau remarquable, écrit pour les délicats. Nous en conseillons la lecture aux amateurs d'une critique fine, consciencieuse et éclairée.

---

JEAN DOUBLET.

Cette notice inédite est extraite de l'*Histoire des Poètes François*, par Guillaume Colletet, dont le manuscrit autographe est conservé à la Bibliothèque Impériale du Louvre, Ms. F. n° 2398.

# JEAN DOUBLET

Par GUILLAUME COLLETET.

---

Quoiqu'à l'exemple de ces grandes villes de Tholose et de Rouen, la petite ville de Dieppe ait autrefois institué des Palinodes et des jeux floraux le jour de l'hûreuse Nativité de la Vierge et de son Assomption glorieuse et qu'elle ait ouvert un Puy et décerné des prix honorables à tous les poètes qui excelloient dans l'antique production des Chants-roiaux, des Rondeaux et des Ballades et finalement des sonnets et des odes, si est-ce que je ne trouve pas qu'elle ait donné naissance à beaucoup de poètes elle même (1, soit que

(1) Malgré l'affirmation de Colletet, Dieppe comptait, au xvi<sup>e</sup> siècle, plusieurs poètes, entre autres le fameux navigateur Jean Parmentier,

l'air grossier de son climat et le dur voisinage de la mer, dont elle est un port célèbre, ne communiquent pas naturellement ces douces et secrètes semences qui portent les esprits aux sciences polies, soit que hors ces cérémonies extérieures elle ait toujours fait plus d'estat du trafic et du commerce que de la connoissance des beaux arts. Mais comme la Scythie, toute stérile qu'elle étoit en philosophes, n'a pas laissé de produire autrefois un fameux Anacharsis, aussi Dieppe a produit un Doublet, dont la naissance a pû donner quelque nouvelle réputation à sa ville natale, et ce d'autant plus qu'il la loue

né en 1494 et mort en 1529, à Sumatra. Il fut plusieurs fois couronné aux Puits de Rouen et de Dieppe, et fit représenter différentes Farces et Moralités. Ses Œuvres ont été publiées en 1531, par Pierre Crignon, son ami, qui y joignit un remarquable morceau de poésie intitulé : *Plainte du P. Crignon sur le trespas de Jean et Raoul Parmentiers.*

Dans la famille même de Doublet, on peut citer un de ses oncles maternels, Jacques Mifant, mort à Dieppe en 1560, lauréat des Palinods et auteur d'une comédie : *La fatale Destinée*, dont Clément Marot, dans son Épître iv, à la duchesse d'Alençon cite les vers suivants :

*Paix engendre Prospérité :*  
*De Prospérité vient Richesse :*  
*De Richesse, Orgueil, Volupté :*  
*D'Orgueil, Contention sans cesse :*  
*Contention la Guerre adresse :*  
*La Guerre engendre Povreté :*  
*La Povreté, Humilité :*  
*D'Humilité revient la Paix :*  
*Ainsi retournent humains faits.*

hautement et qu'il en fait une noble et vive peinture dans la vingtième de ses Elégies. S'étant appliqué dès sa plus tendre jeunesse à l'étude des langues Grecque et Latine, il se rendit capable d'en expliquer et d'en traduire même les auteurs les plus difficiles. Et c'est ce qu'il dit en quelque sorte dans une de ses Elégies qu'il adresse à Jean Fourdin , son précepteur dans les lettres humaines :

*Car au laisser de mes noix puériles  
Tu me receus blanc et vierge tableau,  
Sur qui dès lors tes doigts habiles  
Menèrent le premier pinceau.  
Tu me montras de quel charme de langue  
Vn Arpinois toute Rome enchantoit,  
Et de combien forte harangue  
Démophilène vn Roi combattoit.*

Ce qu'il apprenoit avec d'autant plus de repos et de tranquillité d'esprit qu'il étoit fils d'un père assez riche et assez accommodé des biens de la fortune. Après son cours en étude de Rhétorique et de Philosophie, comme il aimoit naturellement le style élégiaque des anciens poètes Grecs et Latins, il voulut essayer si notre langue françoise y pourroit réussir. A cet effet considérant que la mesure de nos vers françois est plus courte que l'hexamètre et le pentamètre des anciens, et d'ailleurs croiant et d'ailleurs voiant qu'il est bien malaisé de renfermer un sens entier et parfait dans deux de nos lignes toutes seules, ce que font heureusement les Grecs et les Latins dans chacun de leurs beaux distiques ,

il s'avisa d'une nouvelle composition d'élégies Françaises qui étoit, pour chaque distique, de faire de petits quatrains en vers inégaux, et il s'attacha si fort à cette invention nouvelle, qu'il en composa de la sorte un livre entier qui, dans mon sentiment et peut-être dans la vérité même, passera toujours plutôt pour un livre d'odes que pour un livre d'élégies, dont il porte le nom. Car encore que les douze pieds des hexamètres latins semblent plus longs que les douze ou treize syllabes de nos vers alexandrins ou héroïques, si est-ce que quiconque sçait la force et la propriété de nôtre diction Française et qui a l'adresse d'arranger nos mots énergiques, renfermera facilement un sens entier et parfait dans deux de nos vers. Mais c'étoit un mystère inconnu du temps de nos pères, de qui les vers, enjambés et sautant les uns sur les autres, rendoient leur poésie plus lâche et plus languissante que la nôtre, qui avec autant d'adresse que de force, resserre ordinairement ses pensées dans ces bornes étroites que nous nous sommes prescrites.

Mais comme les premières productions de ce poëte maritime ne sont presque toutes que des poésies amoureuses, en faveur d'une dame qu'il aimoit et qu'il appeloit Sibille, à mesure qu'il crut en âge, il l'exerça aussi sur des sujets plus sérieux et plus dignes de lui, ce qu'il fit à l'exemple de Platon, lequel après avoir composé dans la jeunesse des Epigrammes amoureuses pour Agathon, son favori, traita puis après à plein fond les sciences humaines et divines et



par là s'acquit le nom de sage, voire même de Divin. Et certes c'est ce que dit aussi notre poëte, dans une agréable élogie latine qu'il eut soin d'insérer au frontispice d'un de ses livres :

*Ille ego qui teneras teneris amplexus in annis  
Delitias, puero dum puer hæsit Amor,  
Claudipedesque Elegos imitatus, Gallica princeps  
Imparibus lusi metra quaterna modis.  
Istis jam ut nucibus matura (1) ætate relictis,  
Quid verum cæpi quærere, quidque decens.  
Versiculosque leves, numerosque exosus inanes  
Ludicra nunc varicæ non satis apta comæ,  
Utilia excutio veterum monimenta sophorum,  
Vivereque et Parcâ disco vocante mori, &c &c.*

En effet il s'adonna tout-à-fait à la méditation de la Philosophie Platonicienne et à la politique de Xénophon, tous deux excellens et fameux disciples de Socrate, mais tous deux rivaux et secrets adversaires, puisqu'en louant tous deux à l'envi leur sage maître dans leurs divers ouvrages, ils n'y font aucune mention l'un de l'autre.

Mais encore que notre auteur eût beaucoup de doctrine, et qu'il n'écrivit peut-être pas sans génie, si est-ce que sa versification est si contrainte et si dure et même en quelques endroits si barbare, qu'il paroît bien qu'encore que la poésie

(1) Le manuscrit porte, à tort, *natura*.

françoise fut son amour et ses délices, qu'elle n'étoit pas son talent ordinaire (1). L'amour aveugle qu'il avoit pour sa patrie lui faisoit employer indifféremment toutes sortes de mots François et Normands, bons et mauvais, ce qui l'appelle aimer jusqu'aux vices du lieu de sa naissance. Et en disant cela je n'entends parler que de sa Poësie, car quant à sa prose, je la trouve beaucoup plus exacte et plus pure, soit qu'étant postérieure à ses vers, il eût davantage étudié nôtre langue et que sur ce sujet il eût eu à Paris quelque conférence avec les maîtres, soit qu'étant né homme, il eût eu plus d'inclination au langage des hommes qui est la prose, que non pas au langage des Dieux qui est la belle poësie.

Ses œuvres peuvent être divisées en deux parties, dont la

(1) Colletet, si indulgent d'habitude pour les plus piètres rimeurs, nous semble ici par trop sévère. Le style de Doublet abonde, il est vrai, en inversions souvent un peu forcées, mais il n'est ni très rude, ni très barbare. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'affecter une trop servile imitation des tournures Grecques et Latines. Doublet, pénétré de la lecture des anciens, les copie, quand il ne les traduit pas; mais il rencontre aussi parfois des expressions pleines d'une grâce, d'une finesse et d'une naïveté charmantes.

M. le Vicomte de Gaillon, dans la remarquable Étude dont nous avons parlé déjà, pèse notre poëte à de plus justes balances, quand il dit que ses Élégies sont écrites « si non dans le style coulant que « demande Du Bellay dans son Illustration de la langue françoise, au « moins avec une certaine élégance dans les bons endroits. » (*Bulletin du Bibliophile*, 1856, p. 739 et suivantes).

première contient les Elégies amoureuses, imprimées à Paris, in 4°, l'an 1559. Mais pour ce que je suis bien aise que mon lecteur juge après moi du mérite de son style, voici le commencement de sa première Elégie.

*Je discourai mille hautes pensées  
Et ia mes mos rien qu'enflé ne sonnoient.  
Iliades et Odissées  
En mes mains nuit et jour tournoient.  
Pour entonner par mesures égales  
Sur un vers graue et d'éroïque pois,  
Ces chères victoires navales  
De nos demi brulés Dieppoyz.  
Mes cousins mors, et mon ébrassé (1) frère  
Ia bien auant au combat m'auoient mis,  
Et la Muse, non trop contraire,  
Mille clairons m'auoit promis.  
Tout alloit bien: Amour s'en prit à rire  
Et de mes vers, qu'égaus il vit marcher,  
Leur coupant vn pié sans mot dire  
Toute une moitié fit clocher.*

Le reste va du même air et fait fort bien paroître en plusieurs endroits, par l'emploi des fables et des histoires anciennes et modernes, qu'il auoit bien lu les bons livres et qu'il n'étoit pas ignorant des affaires de son tems. Ainſi quelque

(1) Il est dommage que le mot *ébrassé*, bien plus expressif que *manchot*, son synonyme, n'ait pas été préféré à ce dernier.

Le frère de Doublet, dont il s'agit ici, se nommait *David*, comme son grand-père, David Mifant.

aversion que j'aie de la dureté de son style, je ne laisse pas que de croire que la lecture de ses écrits ne fera pas infructueuse à ceux qui brûlent du désir d'apprendre quelque chose.

Ces Elégies sont suivies de quelques épigrammes, qu'il traduisit en François des anciens auteurs Grecs et Latins, mais qui me semblent bien éloignées de la grâce qu'elles ont en leur langue naturelle.

La seconde partie de ses œuvres, imprimée à Paris, l'an 1582, contient quelques versions en prose François de plusieurs traités de Xénophon, comme les quatre livres des faits et paroles mémorables de l'antique Socrate, qui est le vrai titre de leur original, ce qu'il appelle, contre leur vrai titre et je ne sçais sur quel fondement, les Mémoires de Xénophon; la bien hûreuse mort de Cyrus l'ainé extraite du huitième livre de la Cyropédie, et quelques autres.

Il vivoit encore l'an 1582, assez âgé, ce que je conjecture de ce qu'il dit dans une de ses Elégies, imprimée dès l'an 1559, où il se plaint que déjà ses cheveux se méloient et commençoient à grifonner (1).

Antoine du Verdier, La Croix du Maine et Draude l'ont

(1) Ronsard, de même, dans son Dialogue des Muses (*Œuvres de Ronsard*. Paris, Frank, 8 vol. in-16, T. II, p. 483), dit :

*J'ay les yeux tout battus, la face toute pafte,  
Le chef grifon et chauve; et je n'ay que trente ans!*

nommé dans leurs Bibliothèques. Et l'auteur de l'Art poétique françois (1) dans son second livre, le met au nombre des beaux esprits de son siècle, qu'il juge capables de reprendre les mœurs corrompues par de doctes satires : ce qu'il dit en ces termes un peu embarrassés :

*Si Doublet, animé de Jumel (2) qui préside  
Sçavant au Parlement de nostre gent Druide,  
Met ses beaux vers au jour, nous enseignant moraux,  
Soit en deuil, soit en joie a se porter égaux.*

J'ajoute à tout ce que j'ai dit de lui que j'inférerois volontiers de ces vers suivants, de sa façon (Élégie 19), qu'il faisoit profession de la religion réformée (3) :

*Tant qu'aura France une chrestienne teste,  
Tant y vivront les Psalmes de Cahors.*

(1) Vauquelin de la Fresnaie. — Les vers cités se trouvent à la p. 66 des *Diverses Poésies du S<sup>r</sup> de la Fresnaye Vauquelin*. Caën, Macé. 1605, in-8°.

(2) Pierre le Jumel, S<sup>r</sup> de Lisores, homme fort lettré, fut reçu président au Parlement de Rouen en 1571. Il était d'une famille considérable de l'Élection de Pont-l'Évesque.

(3) Ces vers ne prouvent autre chose qu'une vive admiration pour les Pseaumes de Clément Marot, alors dans leur nouveauté. Doublet a d'ailleurs fait lui-même sa profession de foi :

*Car devôt suis : et la dîme, sans faute,  
De tous mes fruits nostre curé reçoit :  
Et n'est feste basse ni haute,  
Dont le iour chommé ne me soit.*

Une déclaration aussi formelle exclut tout soupçon d'hétérodoxie.

Car à quoi bon tant louer le bon Marot, sur cet article de ses Pseaumes huguenots, s'il n'étoit de son parti même, ou en quelque forte fauteur de l'hérésie?

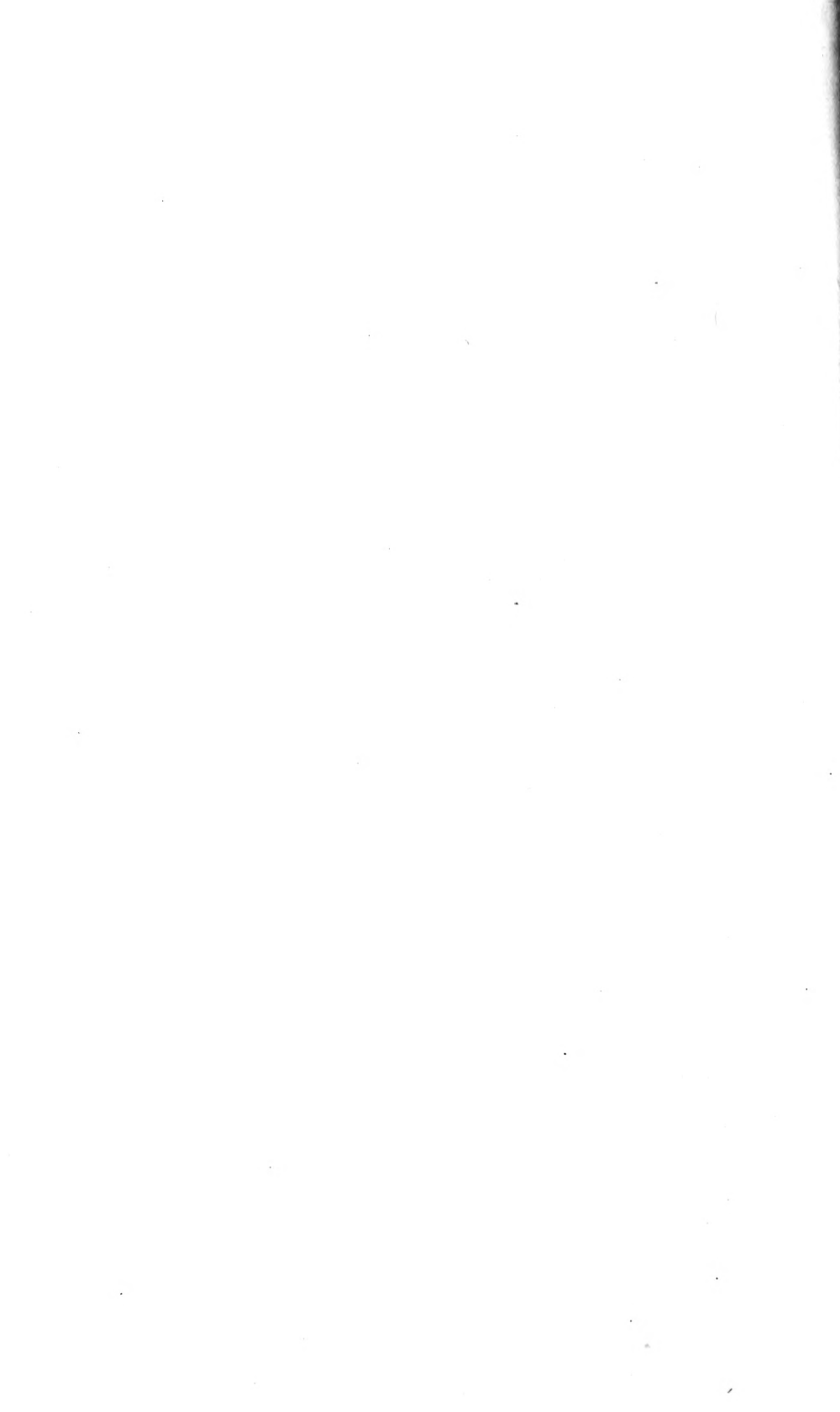
GUILLAUME COLLETET.

---

ÉLÉGIES

DE

JEAN DOUBLET.





# E L E G I E S

DE IAN DOVBLET

DIEPPOYS.



AVEC PRIVILEGE.

A P A R I S,

Pour Charles Langelier, Libraire Juré de l'Vniuersité de Paris,  
tenant sa boutique au Perron de la Salle des Merciers,  
ioignant la porte de la grand salle du Palais.

1 5 5 9.



## AV LECTEUR.



*E ne fai doute, Lecteur debonnaire, que plusieurs graues & vertueus personnages, & bien doctes, ne trouuent mauuais en la plus part de mes rimes ce suget d'Amour. lequel aiant empesché pieça toutes les presses de France, s'est fait appeler par quelcun affés ironiquement François philosophie, Et aucunement suis-ie bien de leur auis. Mais il te plaira considerer que l'aveuglée ardeur de ieunesse, aiant pris, malgré toutes mes raisons, le frein aus dens, m'emporta par force en ce champ de son plaisir : Dans lequel errant en depit de moy, ne sauoi, pour vn peu me desfennuyer, autre chose faire que rediger aucune fois par écrit quelques miennes fantasies, en termes & propos conuenans tant à mon age qu'à ma fortune. Ce qui m'a, peut-estre, diuert de plus facheus maus. Toutefois en ce faisant ie ne crein auoir beaucoup transgressé les bornes de modestie : aiant tousiours euté comme vn rocher toute cete deshonnesté lasciueté, laquelle vsurpée impudemment par quelques antiques Elegiaques, les a rendus moins recommandables aus chastes oreilles, & a fait grand tort au reste de leurs doctes & ingenieuses inuentions : Là ou, s'ils eussent mieus aimé tirer quelque peu, que du tout lacher la bride à leurs esprits, on ne leur auroit reproché peut-estre les ebas de leur ieunesse, non plus qu'à Platon : lequel, selon Aule Gelle, aiant peu apres à traiter tant de diuine & humaine sapience, se ioua*

*d'epigrammes amoureux en son premier age. Car telle imperfection ne merite moins estre excusée en vn homme ieune, que la verueur & furté en vn fruit non mur. Quant à cette nouvelle composition de Francoises Elegies, à la mienne volonté que quelque esprit plus euren s'y fut bien employé deuant moy, lequel auroit, peut-estre, inuenté quelque vers & nombre plus propre & mieux rapportant au disthique elegiaque. Car, quant à moy, voiant la façon vulgaire de nos vers estre plus courte que l'exametre & pentametre, Et la difficulté de mesurer deux lignes Francoises capables de sentence entière & parfaite, ainsi que se trouue ordinairement le sens clos en vn disthique : Je confesse que mes dois n'ont sceu, pour cete heure, tordre fil plus propre à lier et assembler fleurs elegiaques que ces petis quatreins de vers inegaus. N'ayant toutefois deliberé me tant complaire ny osliner en ma propre inuention, que ie ne la laisse & quite tresuolontiers si tot qu'il en sortira d'autre main quelcune meilleure. Au demeurant, ie ne doute aussi, qu'entre mes rimes ne se trouuent plusieurs termes, qui sentent à pleine bouche ce terroir de Normandie, veu que i'en suis né, & y ay tant de temps esté nourry. Mais auec ce qu'iceus termes m'ont semblé autant ou plus propres & signifians, qu'autres quelconques d'ailleurs, l'affection que chacun naturellement doit porter à sa patrie, ainsi que i'espere, m'en excusera. Car l'amour que i'ay à ce lieu de ma naissance, m'en fait plaire non seulement le langage, qui n'est que bon : mais paraenture aussi quelques vices. Et ne*

voy point que ce tresnoble royaume de France, aiant  
 inseparablement marié à sa coronne, nostre Normandie,  
 ne doiue admettre le bon langage d'icelle qui n'est à vray-  
 dire que le sien mesme) aussi bien que toutes les autres  
 choses. Car s'il deigne bien recevoir nos hommes au service  
 de ses guerres, et admettre nos deniers en tous ses affaires,  
 pourquoy dedaignera-il une douzaine, peut-estre, de bons  
 mos Normans, portans sa mesme liurée & affés connus  
 pour siens, veu que à tout propos il en emprunte mille  
 barbares & étrangers, voire des mains mesme de ses en-  
 nemis? Or, pour l'orthographe, s'entrebatement les Gram-  
 mariens tant qu'il leur plaira: Je trouve les nouvelles rai-  
 sons estre les meilleures, si le plus commun usage leur auoit  
 donné son consentement. Car par elles, le vray son de nos  
 paroles pourroit demourer plus fidelement à iamais re-  
 présenté. Mais quant à moy, ne presumant point que  
 mes opuscules soient pour passer à vne posterité, ie ne me  
 suis point beaucoup soucié de changer ainsi rigoureuse-  
 ment toute l'écriture acoutumée, & ay permis aus Li-  
 braires s'y gouverner à leur poste: me doutant bien, que  
 mille autres vices, lours & grans assez en ce petit liure,  
 ne te donneront loisir (ô lecteur) d'arrester ton œil sur  
 telle maniere de legeres fautes.

In Giouenil faillir é men vergogna.

# ELEGIE DE I. D.

A IAN DOVBLET

*Dieppois.*



A mesme main, qui soubz l'art de sa  
mere

L'horreur des vens violente apaisoit,

Et auec Apollon son pere

Vanter vn Orphée faisoit.

Dessoubz sa harpe alors industrieuse

Trainoit sonnans vne douce chanson

(Chose semble bien merueilleuse)

Les rochers & chesnes au son.

Chesnes & rocs estoient la sotte troupe,

Le peuple sot fautelant alentour,

Qui ne veit onc la double croupe,

Ou les neuf seurs font leur sejour.

C'estoit la gent des siecles miserables,

Qui de douceur iamais rien ne songea,

Ne se plaissant qu'en mille fables

Que soimesme elle se forgea.

Or ta douceur à nulle autre seconde,

En mille vers attiquement sucrés

Nous redonne la grand'faconde

Et des vieux Latins & des Grécs.

Non pour tromper (chose facile à faire)

Dessoubz vn vers plus graueement batti

Le sens d'un ignare vulgaire

Ou d'un populaire abétti :

Mais pour raur les sauantes oreilles  
D'un saint troupeau non iamais se faoullant  
    D'ouir les nombreuses merveilles  
    Qu'en tes vers tu nous va coullant.  
Soit qu'en ton vers Sibille se demeine,  
Quand sa rigueur langoureux tu descris,  
    On te voit endurer la peine,  
    On voit tes plaincts, larmes, & cris.  
Soit que plus dous ta parole fillée  
Chante ses ieus, sa beauté, sa vertu,  
    La grâce des cieux est pillée  
    Et son chef en est reuestu.  
Soit qu'il te plaife abaïsser le tien stille  
A déplorer la mort d'un perroquet,  
    Vn dous sucre, semble, distille  
    De son industrieux caquet.  
Ton vers encor, bien qu'en moi il propose  
Plus la moitié que ie n'i fai de bien,  
    Me fait promettre quelque chose  
    De moi mesme qui ne suis rien.  
Certes, Doublet, ni le harpeur de Thrace  
Trainant les bois, ni le Thébain aussi  
    N'eurent iamais autant de grace  
    Comme tu en respans ici :  
Ni cestui la dont la harpe sucrée  
Par le peril des ondes euité,  
    A sa Methimne consacrée  
    Aus piés de l'immortalité.

ELEGIES

Bref, ceus qui ont autrefois pris la peine  
 De veoir Parnasse ou Pinde decouuers  
     Reconoiffent vn' Hippocrene  
     Dedans le fucre de tes vers.  
 Auffi ta Dieppe, horreur de l'Angleterre  
 En ton honneur ia te dresse vn autel,  
     Et toute la Normande terre  
     Te voïe un renom immortel.  
 La France auffi ce grand trefor ne cele :  
 Mais je la voi, & point ne te déçois,  
     Je la vois defia qui t'appelle  
     Son premier Ouide François.

A LVI MESMES

*Sonnet.*

O bien heureux & bien heureux encore  
     Diuin Doublet, bien heureufe cent fois  
     Ceste douceur, ce miel & ceste vois,  
     Dont le hault ciel heureusement t'honnore.  
 Sibille heureufe, en celui, qui t'adore,  
     Qui deploiant fes bien efcriuans dois  
     Dit la beauté dont heureux le déçois  
     Et ta Vertu qui ce fiecle redore.  
 Je voi defia fous ta Mufe diuine  
     Viure Amarille, & renaître Corinne,  
     Et leurs amans de vos gloires troublés,  
 Rougir honteus, vous donnant la couronne  
     Du vert Laurier, qui vos chefs enuironne,  
     Et vos honneurs par trois fois redoublés.

Elegie





# ELEGIES DE IAN DOVBLET

DIEPPOYS.

## *Elegie 1.*

**E** discouroy mille hautes pensées,  
 Et ia mes mos rien qu'enflé ne sonnoient,  
 Iliades & Odissées  
 En mes mains nuit & iour tournoient.  
 Pour entonner par mesures égales  
 Sur un vers graue & d'eroïque pois,  
 Ces cheres victoires nauales  
 De nos demi brulés Dieppoys.  
 Mes cousins mors, & mon ébrassé frere  
 Ia bien auant au combat m'auoient mis,  
 Et la Musé non trop contraire  
 Mille clairons m'auoit promis.  
 Tout alloit bien : Amour s'en prit à rire.  
 Et de mes vers, qu'egaus il vit marcher,  
 Leur coupant vn pié sans mot dire,  
 Toute une moitié fit clocher.  
 Qui t'a donné, faus garçon plein de ruses,  
 Tant de pouuoir sur ce qui n'est point tien?  
 Nous & nos vers sommes aus Muses  
 Petit Larron, tu n'i as rien.

B

# ELEGIES

Et tout cela, & autre iniure meinte,  
 Libre & hautain comme i'etoye alors,  
     Ofai bien lui dire sans feinte,  
     Dédaignant un si petit cors.  
 Mais, l'afetté, plus i'ufoi de colére,  
 Plus il rioit : Il tira cependant,  
     Et senti sa fléche légère  
     Ains que l'eusse aperceu bendant.  
 Pren, Cupidon, pren de mes vers la rette ,  
 Trenche-les tous, longs ou cours à ton gré,  
     Pourueu qu'vn peu moins me moleste  
     Ce fer chaut dans mon cueur ancré.  
 Or m'excusés, fontes vomisse flammes,  
 Chateaux flotans, & gendarmes nageurs,  
     Excusés moi vaillantes ames,  
     Qui vos cors laiffates veinqueurs.  
 Adieu vous di, ia suis trop vain et blême  
 Pour assés haut vos prouësses corner.  
     Chanter me convient pour moi-même,  
     Ains mes chans en larmes tourner.  
 Si quelque vois, bien que foible & chétive,  
 Encor se peut de mes poumons tirer,  
     I'ay de quoy, contre Amour pleintiue  
     La faire à iamais soupirer.  
 Mais l'oncle mien, ce Misant docte-sage,  
 Qui mieus défend sa constance que moy  
     Et onq' à ce tiran volage  
     N'obligea le neu de sa foy.

Cetui pourra trompeter vos fais d'armes,  
 Dieppoys guerriers, si que nul autre mieus.  
 Et tandis ce friant de larmes  
 Se baignera deſſous mes yeus.

*Elegie 2.*

Ni tous les Turs, ni l'archere Angleterre,  
 Comme ie croi, tant de fleches n'ont pas,  
 Comme ſur moy ſeul en deſſerre  
 Vn archerot non iamais las.  
 Et perce tout. De quelles doubles mailles  
 De quel acier couvrir donques me pui  
 Quand le Dieu mêmes des batailles  
 Se rend & ſes armes à lui ?  
 Quand j'aperceu que de ſon arc abile  
 Il m'aguignoit, ie m'en alay leger  
 Blotir derriere ma Sibille  
 Et la preſentoie au danger.  
 Mais comme ſont quelques foudres legeres,  
 Quoyque touſiours ie la tiſſe au deuant,  
 Les traits, ſans l'ateindre, ou non guerres,  
 Me vindrent percer bien auant.  
 Caché me ſuis entre ces neuf brunettes,  
 Qu'il creint, dit-on ; Son arc me trouva la.  
 Plongé me ſuis dans leurs eaus nettes,  
 Son trait iuſqu'au fons deuala.

ELEGIES

Je pren la courſe, à vol il me deuance :  
 Je fuy ſans ceſſe, il me fuit ſans repos :  
     Et iamais qu'au cœur ne me lance  
     Quoyque ie luy tourne le dos.  
 Sur mon cueur donc ſans ceſſe pleut et grelle  
 Du fer pointu. C'eſt grand cas touteſois,  
     Encor vit ce corps pource & fraile  
     Qui mort deut eſtre mille fois.  
 Car ceſt archer dans l'Hydre Lernienne  
 Ne va pas querre vn pront venin mortel,  
     Mais, dans la forge Lemnienne,  
     Beaucoup pis, un feu immortel.  
 L'eſpert boiteux qui ſon père ſe cuide  
 Luy bat des fers dont le coup porte feu,  
     Et d'eſprit tout ſoudain, nous vide,  
     Mais n'occit, las, que peu à peu.  
 Or je m'arreſte : il vaut mieux me ſubmettre,  
 Je veus l'attendre, & plus ne reculer,  
     Car ce feu moins ardra peut-eſtre,  
     Le laiſſant à ſon gré bruler.  
 Torches ainſi, plus de branle on leur donne,  
 Plus ardent fort : & ſe voit meint flambeau,  
     Sans eſtre touché de perſonne  
     S'en aller éteignant tout beau.  
 Vn ieune beuf, ſ'il reſtiue & ne vueille  
 Du neuf collier, plus eſt batu beaucoup  
     Qu'un apprenti de bonne vueille  
     Et qui tire du premier coup.

Vn caualin, s'il est dur & farouche,  
 Maint rude mors souuent le fachera :  
     S'il preste à toutes mains la bouche  
     Rien qu'un dous fil ne machera.  
 Amour, peut-estre, à ceus qui luy restiuent,  
 Plus d'aigre aussi, plus monstre de rigueur.  
     Qu'aus volontaires qui le suiuent,  
     Et se submettent de bon cueur.

*Elegie 3.*

**P** Vis qu'Amour donq par force m'a fait rendre  
 Et mon orgueil ne m'a rien profité,  
     Il est tems d'autre chemin prendre,  
     Par douceur & humilité.  
 Tres humble serf, maistresse Damoizelle,  
 Tien à iamais te plaise en gré m'auoir,  
     Te plaise ce mien ardent zelle  
     A toy dedié recevoir.  
 Voicy vn cueur, qui son ame derniere,  
 Pour ton amour, sans regret, soufflera :  
     Voicy vne foy tref-entiere,  
     Qui iamais ne te branlera.  
 Si tu n'ois point vn long ordre de titres,  
 Quand on m'apelle & n'ay qu'un petit nom,  
     Si tu vois peintes en mes vitres  
     Des armes de peu de renom,

## ELEGIES

Si bien fort loïn ses bornes ne dilate  
 Mon petit fons en peu d'acres arté,  
 Si sur mule en longue écarlate  
 Au Palais je ne suis porté,  
 Phebus pourtant, & les neuf doctes filles  
 De moy font conte, & m'aimer deignent bien,  
 J'ay faueur des Graces gentilles,  
 I'en ay d'Amour, qui me fait tien.  
 Telle ma foy, telles mes meurs ie vante,  
 Qu'aus Dieus, sans plus, en bonté céderont,  
 Et ma richesse plus vaillante  
 C'est ce cueur ouuert, simple & ront.  
 Ce n'est pas moi qui se plaïse en plus d'une,  
 Ie ne suis pas vn iournalier changeur,  
 Iamais, ou il n'est foy aucune,  
 Soucy que toy n'aura mon cueur.  
 Puissé-ie vser tout ce que plus me file  
 La chiche vieille, auprès de toy touiours,  
 Et entre tes regrés cent mille  
 Clorre l'eureus bout de mes iours.  
 Prefente moy, tandis, matières bonnes,  
 Qu'eureusement ma Muse deduira,  
 Car si telles tu me les donnes  
 Mon vers de mesme fortira.  
 Les vers Tuscans ont fait par tout le monde,  
 Belle à iamais Angelique voler :  
 Et ceus d'Ionique faconde  
 Font encor d'Hélène parler.

Cynthia aussi, & Néméfe & Corine  
 Viuantes font dans noz bouches encor,  
     Pourceque la Muse latine  
     Les bieneura de plumes d'or.  
 Par mes quatreins, nous deus aussi, peut-estre,  
 De siecle nul ne ferons oubliés :  
     Et nos noms en bruit pourrai mettre  
     Eternellement alliés.

*Elegie 4. a Iaques Mifant  
 fon oncle.*

**T**V me reprens, quart frere de ma mere,  
 Cher oncle mien & i'en rougi aussi,  
     Que tant vne Muse legere  
     M'occupe en l'aueuglé fouci.  
 Soit que ie file à trois cordons vne Ode,  
 Soit que ie cloche en ces quatreins boiteus,  
     Mon chant n'a iamais qu'une mode,  
     Amour le fait gay ou piteus.  
 Amour touiours, touiours vne Sibille,  
 De tout mien vers font l'un ou l'autre bout :  
     Et ia le caquet de la ville,  
     M'en tient en fes fables partout.  
 Mais que veus tu? La Parque filereffe  
 Qui de ton sang me fait eureuse part,  
     Peu de ceste tienne sageffe  
     Peu de tes vertus me depart.

ELEGIES

Dès le berceau vn dru effein d'Himéte  
 Aiant brouté tout le mont des neuf feurs,  
     Affis sur ta tendre bouchete,  
     T'enyura d'Attiques douceurs.  
 Et peu apres (comme à cete Pandore  
 Chacun des Dieus, mais par destin meilleur)  
     Chacune fille de Memore  
     Te donna son plus de valeur.  
 Mais ce mur sens dont les cieus te comblerént  
 Auant le poil, ces esprits si rassis,  
     Qui n'ayant que vint ans semblerent  
     En auoir plus de trente fis.  
 Maistres tousiours de ta ieunesse sage,  
 N'ont permis onc vn seul trait de ta main  
     En chose lassive ou volage  
     Sur la carte estre coulé vain.  
 Car s'il t'a pleu de ton ancre t'ébatre,  
 Peignant ou Grec, ou François ou Latin,  
     Tu ne t'es point fait Idolatre  
     D'vn œil brun ni d'vn rond tetin.  
 Ou l'immortel, en qui seul se confie  
 Tout sage cœur, ton fuget a esté,  
     Ou d'antique filozofie  
     As défoui quelque saint traitté.  
 Rouan encor en letres d'or conferue  
 Les graues chans de doctrine sucrés  
     Que l'enfance de ta Minerue  
     A la mere-vierge a sacrés.



Les Lis fleuris, les Palmes glorieuses  
En ont été hors du Carme couuent,  
Par tes Muses victorieuses  
Iusqu'icy raportez souuent.  
Et quantefois tes saintes comédies  
Ont rauy Dieppe a l'entour se foulant,  
Mathieu Fournier ses melodies  
Si douces y entremélant ?  
Telle a esté l'erbe nouuelle & tendre  
Le vert printemps de tes esprits naissans :  
Mais à quant nous fais tu attendre  
Ces fruits derriere meurissans ?  
Cedés Romains, cedés poëtes d'Ellade,  
Cedés Tuscans, & nos Francois aussi :  
Ne sçay quoy plus que l'Iliade  
S'en va tot éclore d'icy.  
Et, cependant cruellement se ioüe  
De mes esprits ce petit Diable-Dieu,  
Qu'ores ie blame, ores ie loüe,  
Et ne veut ouir mon adieu  
Ses primes ans, si vray les liures disent,  
Enamoura le celeste Platon :  
Et de luy encore se disent  
Les transis baifers d'Agathon.  
Mais tot après, volant bien d'autres ailes,  
Et d'autre amour aueque l'age épris  
Saillit aus choses eternelles,  
Et en Dieu ferma ses esprits.

Virgile auffi fa douce Amarilide  
 leune chanta, & fon fier Alexis,  
     Puis deuers la graue Enéide  
     Tot se tourna mur & raffis.  
 Mais, las helas, plus fiere destinée  
 Verds & meuris violente mes ans,  
     Qui dans ceste flamme ostinée  
     Ia pres de trente font cuifans.  
 Amour pour moy n'a point l'aile volage,  
 Amour pour moy n'est point vn Dieu leger :  
     Car pieça fis en mon courage  
     Plus n'en peut, semble, deloger.

*Elegie 5.*

O R, si tu peus, porte torche Hymenée,  
 Excuse toy, & di, pour ton honneur,  
     N'auoir ceste noce menée  
     Qui me vole tout mon bon heur.  
 Nie, ô Himen, que la ta flamme pure  
 Ait éclairé : nul ne te vit benir  
     Ce lit, qui me couuoit iniure,  
     Ni le pain, ni le vin tenir.  
 Ton frere ailé, ta mere Gnidienne  
 De ce festin s'écarterent bien loin :  
     Et Iunon la pronubienne  
     D'i assister onques n'eut soïn.

Car ce iour la, iour de noire pierrette  
Merqué chés moy, iour de gauche-corbeau,  
Vne innocente pucelette  
Passoit toute viue au tombeau.  
O durs amis ! ò cruel parentage !  
Qui d'auarice éblouis & troublés,  
Ce que nature déparage,  
Par force & contre ell' assemblés.  
Le gay Printems d'une verte ieunesse  
Trop mal se couple a vn sterile Yuer,  
A vne feure vieilleſſe  
Qui touiours triste veut réuer,  
S'il est renté de deus ou trois fois mille,  
Si son argent vn peu haut l'eleua,  
Si en longue houſſe par ville  
Sus vn Ane écourté f'en va,  
Si n'eſſe aſſés à vne vierge gaie,  
Qui cependant flaitrir ſes roſes ſent  
De belles bagues on la paie,  
Mais vne vaudrait mieus que cent.  
Car, ſuſſit-il ſi vn procès le ride,  
Ou de ſes biens touiours quelque fouci,  
Ou les piés ou les mains lui bride  
Quelque neu de goute endurci ?  
Tel il iouit, ains le iouir dedaigne  
D'une beauté, viſ ſouuenir des cieus,  
Qui trop loiale l'accompagne,  
Mais d'autant chaſte elle apert mieus.

ELEGIES

Maudite donq, deus & trois fois maudite,  
Maudite encor, ô fortune, fois-tu :

Prodigue à qui ne la merite

Et toujours écarfé à vertu.

Si des tresors que ce peuplasse admire,  
Tu m'eusses fait, o aueugle, ample don,

J'auroi plus que ie ne desire

Et mes amours à l'abandon.

Froit maintenant & seulet ie demeure,  
Pour tout plaisir quelques rimes coufant :

Et pour passetems de mainte heure,

Mes vices propres ne taisant.

Or, ieunes gens, fuies ces Muses viles

Ce vain scauoir : & trop mieus ferés vous

Que n'auons fait, nous inutiles,

Nous faineans et poures fous.

N'aprenés rien que l'Ane d'or Bartole,

Parlés ce plaid que sur la perche on vent,

Et furement, de ceste école

Vous fuiura du monde le vent.

Grans biens & tot, ceus-la fans plus assemblent,

Et sont d'honneur, ce semble, au grand chemin :

Et le noble & le vilain tremblent

Sous leur regne de parchemin.

Mais facent tout, & tout gouuerner puissent

Biens & honneurs soient sous leur feule main,

Et à leur poste, peruertissent

Tout le droit diuin & humain.

Tant seulement vueillent n'auoir enuie  
 A nos amours. deignent nous conceder,  
 Au moins, qu'un poure homme, en sa vie,  
 En puisse quelqu'une garder.

*Elegie 6.*

Ne Sibille en mes yeus la premiere,  
 Darda du sang, mais elle m'esme autli  
 Bien tot se voirra la derniere  
 Si touiours m'est cruelle ainfi.  
 Cruelle, hélas? ce qu'elle & tout le monde  
 Croit & appelle honneur & sainteté,  
 Faut-il qu'en moy seul ie me fonde,  
 Le nommant tort & cruauté?  
 Tout ce qu'honneur, le trésor d'une dame,  
 Tout ce que peut chasteté pardonner,  
 Et sauf ce seul point qui difame  
 Elle accorde tout me donner.  
 Que veus tu plus, ô ma flamme importune?  
 Pourquoi plus outre épous tu mon desir,  
 A vn bien que pieça fortune  
 Par autre main a fait saisir?  
 Je ne suis pas ce rauisseur infigne  
 Qui viola d'Himen le flambeau saint,  
 Aimant ceste fille du Cigne,  
 Dont l'Asie encore se plaint.  
 Je ne suis pas ce mi-cheval mi-homme  
 Qui espera d'autrui femme iouyr,

# ELEGIES

Mais loin , avec si chere femme  
 Hercul' ne le souffrit fouïr.  
 Plutot mourir, que moy perſonne pure,  
 Moy ſacré prêtre à ces neuf chaſtes ſeurs,  
     Corrompre ou fouiller je procure,  
     Du monde les plus ſaintes meurs.  
 Ce beau propos, qui m'eſt bien changé ores ,  
 Amour alors, d'audenture écouta  
     Et, me trouuant ſi ferme encores,  
     D'aucune faute ſe douta.  
 Quoy? i'auoi fait, dit-il, ſi ample brèche  
 Sur ce rimeur, & ſur ſa rime auſſi,  
     Et encor contre moy ſe préche,  
     Et ne m'a qu'en demi ſouci.  
 Voions que c'eſt : lui que rien ne délaie,  
 Tot pour me voir, eut ſes yeus découuers :  
     Et ſe blaſma, non de ma plaie,  
     Mais de mes yeus laiſſés ouuers.  
 Qui eſt, dit-il, ce nouveau poëte ſage,  
 Qui aimer penſe & ſ'aueugler ne veut?  
     Et, ce diſant, ſur mon viſage  
     Son bendeau ferre tant qu'il peut.  
 Délors, délors, aueugle iuſqu'en l'ame,  
 Ne fai qu'errer : Délors me déconnoi :  
     Délors ni honneur ni difame,  
     Ni tort ni raiſon ne connoi.  
 Et, cependant, touiours ſage & acorte,  
 Et clairvoiante, & conſtante touiours,

Sibille, sur ses raisons forte,  
D'Amour se moque tous les iours.

*Elegie 7. à David Doublet  
son frere.*

**S**Econd Doublet, non autre que moy même,  
Frere de sang, frere de cuer aussi,  
Pourquoy me fai-tu triste & blême,  
Te monstrant blême & triste ainsi?  
Car, soit que Mars du Scorpion te darde  
Ses tiers destins, soit que du Bouc cornu  
Ce facheus Saturne regarde  
L'heure, qu'es fous le ciel venu,  
Ostinément à tes astres consentent  
Les miens pareils : Ton heur & ton malheur  
Par même destin me presentent,  
Selon toi, plaisir ou douleur.  
Mais ne croi pas que l'humaine franchise  
Perde le gré de ses libres raisons,  
Quelconque Planète maitrise  
Du Ciel les fatales maisons.  
Nos iours, peut-estre, & minutes legeres  
Pendent la haut, iusqu'à la mort contés,  
Mais nos bonnes & pires cheres  
Sont au franc de nos volontés.  
Laisse tomber ce front cordé de rides,  
Iete ce foin qui ton age dément :

Et pense que tu tiens les brides  
 Qui menent ton entendement.  
 N'estant ny vieil, ny pource, ny malade,  
 Malade, pource, & vieil ne semble encor :  
 Connoi le bonheur qui t'œillade  
 Et ta fanté, & tes ans d'or.  
 Ni de l'enfant, qui est encor a naître,  
 Ne pren souci : cependant qu'il viendra,  
 A lui quelqu'un de nous, peut-estre  
 La vie & la place rendra.  
 Son monde ainsi conduit Nature sage,  
 Qui ront le vieil pour le nouveau batir,  
 Et nous fait céder à l'autre age  
 Qui de nous tombés doit sortir.

*Elegie 8. à Pierre Desmireurs  
 Médecin.*

**L**E même Dieu, ceste alme Médecine,  
 Cher Desmireurs, t'inspire largement,  
 Qui pour tout partage, m'assigne  
 De ses Lauriers le ronnement.  
 Reduire au ton les musiques vitales,  
 Et nos accors iustement égaler :  
 Et outre les trames fatales,  
 Du iour à nos ames filer,  
 C'est, Desmireurs, la fin utile & belle,  
 C'est le cher but de ton art précieux,

Qui



Qui, hors de nos poudres, t'appelle  
 Après mille bien-fais, aus cieus.  
 Ainfi aquit ce serpent d'Epidaure  
 Auec fon pere au monde maint autel :  
 Ainfi, dans le ciel, ce Centaure  
 Luit encore archer immortel.  
 Mais nous chetifs, qu'au feul fon d'vne Lire  
 Tient amufés cest inique Apollon,  
 Et qui de vaines chanfons dire,  
 Eternellement r'afollon'.  
 O troppe fimple, hélas, ie nous egale,  
 Pardonnés-moi, ie nous egale, hélas,  
 A la chantereffe Cigale  
 Qui l'yuer dur ne preuoit pas.  
 Sous le dous ciel, qui roufoiant l'abréuue,  
 Elle fans foin, criquète iour & nuit :  
 Tout autant que la faifon bréue  
 D'vn clair Efté fur elle luit.  
 Tandis nos iours le Scorpion retire  
 Au pair des nuis, & tot l'archer des cieus  
 Vens, neiges & glaces nous tire,  
 Et l'yuer grifonne en tous lieux.  
 La mal prouide alors eftre abusée  
 Tard l'aperçoit, tard acufe fes chans :  
 Plus ne lui tombe la rousée,  
 Plus rien ne fe recouure aus chams.  
 De fain donc meurt, & auec ell' à l'heure,  
 Mene mourant fon importun cricri :

ELEGIES

Helas, s'il faut qu'ainfi ie meure ,  
 Au moins viue ce que i'écrit.

*Elegie 9.*

C Comme ses yeus, & comme son cueur même ,  
 Comme sa vie, & plus que tout son or,  
 Sibille iure qu'elle m'aime,  
 El' le iure, & i'en doute encor.  
 Car au befoin, d'un Aquilon la foudre  
 Qui si fouuent ceste Ourse fait geler,  
 Plus vite qu'une vague poudre  
 Soufle tout ce serment en l'air.  
 Tantot me nuit de l'œil de Dieu la crainte,  
 Œil tout voiant : tantot ront mon bon heur  
 La foi, qu'un prêtre lui fit sainte :  
 Tantot cent dangers de l'honneur.  
 O Roi des cieus, ce peu de chose humaine  
 Vas-tu guétant de ton œil immortel ?  
 Ton repos a-il quelque peine  
 De tout ce désordre mortel ?  
 Vn tas de gens nous font par ialousie,  
 Croire ici bas qu'on t'ofence d'aimer :  
 Et, par force, à leur fantasie,  
 Cruelles lois en font ferner.  
 Or, ces plus vieus, ces sages testes grises  
 Toutes leur loi sachent de poinct en poinct,  
 Sachent & les choses permises,  
 Et qui permises ne font point.

Mais tous ébas, ma Sibille, conuiennent  
A nos ans vers, ans trop bref limités :  
Et d'amour en pardon nous viennent  
Les aueugles temerités.  
Ces Grés menteurs (si plus en est memoire)  
Après la mort, ie ne sçai ou la bas,  
Aus bonnes femmes faisoient croire  
L'orreur de mille étranges cas.  
Mais Radamant, Cerbere, Tififonne,  
Stige, Acheron, songes d'hommes creintifs  
Pieça plus n'éfritent personne,  
Que quelques enfans bien petis.  
Or, dis-tu foi, ce que ton age tendre,  
Sous le Latin d'un vicaire étolé,  
Te fit promettre, sans l'entendre,  
A qui pieça l'a violé ?  
Auant les ans, une Nonne bigote  
Ne peut le monde à iamais abiurer,  
Ne peut, de son ame deuote,  
Sous-age, le long veu iurer.  
Auant les ans, ni garson ni pucelle  
Leur propre bien ne peuuent étranger :  
Pouuois-tu en chaine eternelle  
Ta ieune franchise engager ?  
Ce qu'a passé la simpleffe ignorante  
De l'age moindre, est tenu pour non fait :  
Et y a loi vous secourante,  
Qui tout cela casse & defait.

ELEGIES

Vierge, honteuse & trop peu ferme encores  
 Pour résister à tes rudes amis,  
     Ce que tu contredirois ores,  
     Lors par force tu le promis.  
 Ta main trembloit, passant ceste promesse,  
 Et bégaiant ta langue te vendoit,  
     Car, le cœur, ma seule richesse,  
     Toujours mien rester entendoit.  
 Amour lui même ourdit nostre alliance,  
 Ains que bien nés le soleil nous eut veus :  
     Et par sa fure prescience,  
     De loin l'un à l'autre étions deus.  
 Que vaut sans lui vne foi contractée?  
 Quelle promesse, à ton aduis, te tient?  
     Amour pour toi la retractée  
     Et cest homme à tort te detient.  
 Peus-tu baiser ce réchigné visage  
 Qui de sa vie vn sous-ris ne songea ?  
     Peus-tu embrasser ce vieil age  
     Sepulture & terre deia ?  
 Et moy ton cœur (si fausse tu ne iures)  
 Moy si dispos, moy de trois fois neuf ans,  
     Moy coiffé des saintes verdure  
     Qui couronnent les frons sauaux,  
 En vain ie cours, ia deus Olimpiades,  
 Tiers de de mes ans, apres tes rares pas :  
     Chante en vain Sonnets & Ballades,  
     Et oublie' repos & repas.

Que di-tu plus ? Quelle excuse, Sibille,  
Peut maintenant tes rigueurs pallier ?

    I'enten bien, dangers plus de mille  
    Te font de l'honneur foucier.

O que de nuit, & tenébres épeffes  
Dans nos esprits ! ô aueugle fouci !

    O honneur ! comme tu t'abaiffes,  
    Las ! & qui te mesure ainfi ?

Tel cuide donc te chercher, qui t'euite,  
Car, fans nos vers, tu ne tiein que trois iours,  
    Et l'honneur, qui les ans dépîte  
    Par nos mains passer doit touiours.

Ton Pelignois t'a-il defhonorée  
Douce Corinne ? es-tu infame donc,  
    Viuant' par sa plume dorée,  
    La plus heureuse qui fut onc ?

Tant que douceurs, tant que durer au monde  
Graces, Amours & neuf Muses pourront,  
    Touiours, par une main faconde  
    Délie & Néméze viuront.

Mais la Déesse avecques Mars surprise  
Au dur filé de son cocu boiteus,  
    Corrompt ceste braue entreprise  
    Dans ton cueur, peut-estre, douteus.  
L'alme Venus, s'il faut croire ce conte,  
Par ce malheur trop plus fine deuint,  
    Et voulut qu'une telle honte  
    Plus onc à ses amis n'auint.

ELEGIES

Délors donna ces ruses mille & mille  
 Ces tours futils aux seruiteurs vaillans,  
     Pour tromper la garde inutile  
     Que font des ialous trop veillans.  
 Ell'enseigna deuant les maris dire  
 Tout ce qu'on veut, auec signes discrets,  
     Montra chiffres obscurs ecrire  
     Et deuifer iargons secrets.  
 De fausses clés, de legeres échelles,  
 De pain aus chiens les amans auisa,  
     De feutre mol fait des semelles,  
     Et tous huis verueux apaisa.  
 Bref iusqu'au lit elle même nous meine,  
 Dans la ruelle, et de sa propre main,  
     Tient le soupir de nostre aleine,  
     Tant que s'endorme le vilain.  
 Que veut-on plus ? Si les chiens par fortune  
 Ont abaié au bruit d'un huis malin  
     C'estoit vn Lémure nocturne  
     Quelque rauaudeur Gobelin.  
 Car, croi-tu pas ces vieilles mentereffes,  
 Qui tous cornus les ont veu tracasser ?  
     Et faut au saint-esprit des messes,  
     Qui loin dela les veut chasser.  
 L'auoi tout dit. L'vnique à mes yeus belle,  
 Auec deus mos me repasma tout coi.  
     Ie t'aime plus que moy, dit-elle,  
     Mais Dieu seul plus que toi & moy.

*Elegie 10. pour palinodie à  
la precedente.*

P  
Ere des dieus, humble te remercie,  
l'ay devant toi quelque vergoigne encor :  
Et ne s'est au vice endurcie  
Mon ame, qui se repent or.  
De mille abus mes pources yeus coupables  
N'osent honteus vers ton ciel se dresser,  
Ni ma langue, nourrie en fables,  
A tes oreilles s'adresser.  
l'ai tant de nuis en vanité passées ,  
l'ai tant de iours en vice dépendus,  
Tes saintes lois tant trépassées,  
Tes dons & graces tant perdus.  
l'ai tant peché, tant & tant, ie l'accorde :  
Mais, ô Seigneur, tu vois que sans ce poinct,  
Ton immense misericorde  
Lieu à s'étendre n'auroit point.  
Indigne suis de ta clemence, pere,  
Indigne suis de ta promte merci.  
Mais, qui tes graces desespere,  
Cetui seul te trouue endurci.  
Voi, pere, voi comme est forte & friande  
La fauce glus de ce monde pipeur :  
De quel sucre il nous afriande,  
Autour de son piege attrapeur.  
Aus vns hautains des hautesles il offre,  
Du dous loisir aus autres ocieus,

ELEGIES

De l'or aus chiches il encofre,  
 D'honneur paist les ambitieus.  
 Mais quant à moy, ni fes dignités vaines  
 Ne m'ont charmé, ni son venteus orgueil,  
 Ni fes loin étendus dommaines,  
 Ni de fes écus le recueil.  
 Mon ame, ô Dieu, ne s'est point détournée,  
 Pour rien tant vil, du train de son salut :  
 Autre chose trop mieus ornée  
 A me seduire, hélas, valut.  
 Vne beauté, chef d'euure de nature,  
 Tu le fais bien, au monde me lia :  
 Et là ma pource ame en torture  
 Son Dieu & foi même oublia.  
 Chose si rare & perfection telle  
 Portoit plutot du ciel vn souuenir,  
 Estant, d'elle en autre, vne échelle  
 Pour iusqu'aus sources paruenir.  
 Et, à vrai dire, ainsi la même bouche  
 Le me chantoit, mais par ieunesse, lors,  
 Mon esprit encore farouche  
 N'entendoit qu'à ce terreus cors.  
 Qu'eussé-ie fait ? des l'œillade premiere  
 Vn sang ardent mes fenestres perça,  
 Et tout mon bon sens en arriere  
 Sous le blanc palefroi versa.  
 Délors, mon Dieu, si quelque reste encore  
 Me demeueroit, de tant peu de sauoir

Que



Que i'auoie acquis, pour ta gloire  
Chanter un iour à mon pouuoir :  
Tout l'emploiai en rimaille impudique,  
Vain que i'étoie, enforcerel cuidant.  
Ceste belle, ceste pudique,  
Qu'encor ton esprit va guidant.  
Et tant alla ma mechanceté folle  
Que cetien œil qui nuit & iour nous voit,  
Iurai estre vn songe friuolle,  
Pourceque creinte elle en auoit.  
Iurai Enfer & sa noire canaille,  
De tes haineurs l'éternelle prison,  
N'estre que vaine épouuantaille,  
Aus petis enfans sans raison.  
O Dieu seigneur, pourquoi tant nous delaisles ?  
Couler si bas pourquoi nous souffres-tu ?  
Esse, que tes mains sauueresses  
Dautant plus montrent ta vertu ?  
Or te mercie, & graces immortelles,  
Sauueur puissant, à ta bonté ie doi :  
Car échapé des rets mortelles  
Encor sous ta garde me voi.  
Tu as permis qu'apres ce beau vifaige,  
Que, maugré lui, dis ans ai adoré,  
De l'esprit, trop plus bel image,  
Enfin me suis enamouré.  
C'est cestui-la, qui mes fables lascives  
Si saintement confuses rabatoit,

E

ELEGIES

Qui toutes mes raifons chetiues  
 D'une feule tienne matoit.  
 Ah, fol Amour, que nous contrains-tu dire !  
 Que loin fai-tu nôtre fens foruoier !  
 Mais heureux qui fauf s'en retire,  
 Et te peut d'un dédit paier.  
 La plume donc, pour amende foit arfe,  
 Qui fous ma main, hélas, tant blafema :  
 Et la carte en cendres éparfe,  
 Ou telle lettre fe fema.

*Elegie 11. à Charles Cardinal de Bourbon, Arch.  
 de Rouen, en paffant par fa maifon de Gaillon,  
 à fon retour de Rome, mois de fept. 1555.  
 auquel an les vignes furent gelées.*

O Nq', si ie pui, mon Prelat, ne fe face,  
 Que ce Dieppoyoys qui n'a que toy Seigneur,  
 Deuant ton facré chateau paffe,  
 Sans rien laiffer à ton honneur.  
 Celer ne doi, fans mille & mille blames,  
 De mes quatreins les douces liaizons,  
 Au foigneus pafteur de nos ames,  
 Et vrai feigneur de nos maifons.  
 Or, en bon heur, puiſſe ta Normandie  
 T'auoir reueu noble fang de nos Rois,  
 Qu'arreftoit dure maladie,  
 Trop loin de tes plus chers endrois.

Vn peu trop cher nous coustent ces sains peres,  
A Rome elus, grans porte-clés des cieus,  
Dont si souuent les lons misteres  
Nous priuent de l'heur de tes yeus.  
Comme en nos ports, la bonne mere pleure,  
Quand son cher fils, absent apres dis mois,  
Par les vens contraires, demeure  
Au neuf païs du rouge bois :  
Elle se voue à Cleri et à Diue,  
Et brulle cire, & omone deniers,  
Et touiours guête sur la riuie  
Et interroge mariniers.  
Ainsi, Prelat, ton Normant diocéze  
S'est angoissé de toi son pere absent  
Et vn iour lui en sembloit feize,  
Par l'ennui qu'un tel desir sent.  
Aussi ton œil vn soleil se peut dire,  
Car, cependant qu'absent il a esté,  
(La vigne ne m'en peut dédire)  
Nous n'auons point senti d'Esté.  
Or, tes païs, sur qui bien loin proiete,  
D'un œil hautain, Gaillon ses raions d'or,  
De beau tems n'auront plus soufrete,  
Puisque tu les reuois encor.  
Gaillon, Louuiers, & du Roule les costes,  
Aiant senti ce Soleil reuenu,  
Ia déia presentent aus hotes  
Le raisin tout mur deuenue.

ELEGIES

Bref ton retour, Sacré-cramoisi prince,  
 Depuis Pontoize à nos plus falés bors,  
     Ramene en toute ta prouince  
     L'heur, qui comme toi en fut hors.  
 O trop heureux, trop & par trop encore,  
 Heureus Gaillon, seul quasi possesseur  
     Du prelat que ce Nort adore,  
     Pour son plus noble deffenseur.  
 N'aurons-nous point nous autre ceste grace,  
 Qu'un iour vn iour te puissions voir aussi,  
     Sur nos bors que la mer embrasse,  
     Venir relacher ton fouci ?  
 Tu y verras quell' eau borne ta terre,  
 Et de ton port le calme & ample sein,  
     Tenant mille vaisseaus de guerre,  
     Qui s'arment à plus d'un dessein.  
 Les vns d'amont le blont Flamen menassent,  
 Autres d'aual au noir Espagnol vont,  
     Aucuns à nos marchans qui passent  
     Scorte fure & fidelle font.  
 Tu y verras aussi ces Hourques fieres,  
 Pour qui sembloient nos haures trop petis,  
     Et en cent honteuses banieres  
     Leurs Aigles vaincus & captifs.  
 Leurs gros canons, à ta venue heureuse,  
 De nos rampars, iusqu'au ciel tonneront,  
     Mais d'autre vois plus amoureuse,  
     Mes Muses ton nom sonneront.

*Elegie 12.*

**P** Vis qu'il t'a plu, ma douce ame Sibille,  
 Puisqu'il t'a plu, mes vers te nommeront :  
 Mes vers plus de cent fois cent mille,  
 Sous ton nom se renommeront.  
 Si iusqu'ici mes Muses en enfance  
 Ont soupiré François, Grec ou Latin,  
 Le lecteur n'a eu connoissance  
 Sinon d'une feinte Catin.  
 Ainsi Lesbie à son docte Catulle  
 Maint vers onzein faussement remplissoit :  
 Ainsi Némése au dous Tibulle  
 Maint fluant couple fournissoit.  
 Or cetui-la de vray-nommer rougisse,  
 Qui son amour peu n'éte sentira :  
 Car la nostre pure & sans vice  
 Moins déformais y mentira.  
 L'amant Tuscan que fit sa flamme sainte  
 Tant soupirer à l'entour d'Auignon,  
 N'usa point de lointaine feinte  
 A déguiser un diuin nom.  
 Diuin vraiment, fut le nom de la fienne,  
 Et d'Apollon & des Muses aimé :  
 Mais dis fois le nom de la mienne  
 A esté diuin estimé.  
 Pardonnés-moi Cumane & Erithrée,  
 Vous autres huit aussi pardonnez moi,

L'onzième à Dieppe l'est montrée,  
Qu'a toutes preferer ie doi.

*Elegie 13. de Fontainebleau.*

PAR les sablons, par les roches desertes,  
Dont les os durs ces chateaus ont murés,  
Par les hautes étables vertes,  
Des cerfs, du vilain asseurés,  
Maigre, ennuié, lassé me reproméne,  
Chargé du foin qu'a nos Dieppoyz ie doi,  
Mais, furtout, me poise la pêne  
D'estre, Sibille, loin de toi.  
Ni les iardins, ni la fontaine viue,  
Nommant ce lieu du nom de sa bell' eau,  
Ni l'Estan, ni sa fraiche riue,  
Ni des pauillons le plus beau,  
Ni les couleurs des longues galeries,  
Qui, la vois prés, monstrent vn monde viif,  
Ni les riches tapisseries,  
Ni bronze, ni marbre naïf,  
A eus mon œil tellement ne rauissent,  
Qu'a toi touiours ne soupire mon cueur :  
Ains à chaque pas rafraichissent  
Les memores de ma langueur.  
Soir & matin, que ces bois ie trépasse,  
O Ninfes, di-ie, & Satires pelus,  
Qui ci dans mainte fosse basse  
Couplés vos amours dissolus,

Peulſé-ie, au moins, main en main, ſous cete ombre,  
Quelques cent pas avec madame aller,

Peuſſions-nous, bouche à bouche, vn nombre  
D'honneſtes parolles mêller.

Voiant bondir ces ſources eternelles  
Du roc mouſſu, qui pas ne ſemble feint,  
Ah, di-ie lors, combien de telles,  
Ce mien feu n'auroient pas eſteint.

Voiant partout la deuife roiale,  
Ceſte Salmandre au feu ſe nourriſſant,  
Ie penſe à la flamme loiale  
Seule, ta merci, me paiſſant.

En bronze ai veu l'Egiptienne dame,  
Antique piece, & parlai en ce poinct,  
Ce Serpent, Reine, au bras t'entame,  
Et Cupidon au cueur me poinct.

Bref, viſitant tailles, boſſes, peintures,  
Quelconque part m'en aille regardant,  
Amour vient en mille figures  
Nouvelles flèches me dardant.

Mais, plus que tout, ces Sibilles m'affollent,  
Peintes partout pour leur diuin renom,  
Deſirant que mes vers t'enrollent  
L'onzième de ce ſacré nom.

*Elegie 14. à vn ſien couſin.*

**D**Emi cueur mien, douce part de mon ame,  
Trécher couſin, que demanderoit mieus,

ELEGIES

Vne nourrisse bonne femme  
 Pour son dous enfançon aus Dieus ?  
 A te regir, ceste prudence mure,  
 A t'exprimer, tu as ce parler dous.  
     T'es biens croissent, ta santé dure,  
     Et te fuit la faueur de tous :  
 Car cil tu n'es qui son or miserable  
 De mois en mois s'en va prostituant,  
     Pour auoir d'vfure execrable  
     L'enfantement continuant.  
 Ni cil aussi, que la mer dépitée  
 Géné de peur, & tient de fommeiller,  
     Doutant de sa nef agitée  
     Qui l'or d'Espaigne va piller.  
 Les Muses feurs, des ton enfance tendre  
 Dans leurs secrets te tiennent enchanté,  
     Et sur toi plus ne peut descendre  
     Souci que de leur sainteté.  
 Ore t'endort de la Pouille le Cigne,  
 Ore t'émeut le Mantuan clairon :  
     Tantot Seneque t'endoctrine,  
     Tantot t'emmielle Ciceron.  
 Tu scais les tons qui de ton petit monde,  
 Sous quatre humeurs temperent les acors,  
     Tu entens & ce qui abonde  
     Et ce qui manque au foible cors.  
 Les lois aussi, non pas ces glozes dures,  
 Ni ce vil plait que la perche reuent

Mais



Mais les lois tres-saintes & pures ,  
Ton esprit exercent souuent.  
Tandis reluit ta maison clere & nette,  
Ta table est mise ou n'a ni trop ni peu,  
Tu n'es à blanche ni brunette  
Ataché d'insoluble neu.  
Or, quel palais, quell' ardente écarlate,  
Quel banc d'azur, peint des roiales fleurs,  
Quell' humble fuite, qui les flate  
Par presens, prieres & pleurs ?  
Quel vain honneur, fuiui touiours d'enuie,  
Charmer pourroit iusque la ta raison,  
A laisser ce miel de ta vie  
Pour tel fart, qui n'est que poison ?  
De meigre ennui, d'auarice affamée,  
D'œil enuieux, ni d'amour insensé  
Ni d'ambition enflammée  
Le palais n'est point dispensé.  
Cuifans focis, & angoisseuses creintes,  
Y entrent bien, mille ennemis secrets,  
Mille amitiés fauses & feintes  
En montent bien les haus degrés.  
Viions, ami, viions ce que nous sommes,  
Viions, mortels, viions ce peu de iour :  
Tantot vient éteindre les hommes  
Vne nuit d'éternel seiour.

*Elegie 15.*

**L**Eger aneau, qui de madamoiselle  
 Vas, s'il lui plait, le petit doit lier,  
 Aneau, qu'on doit, du seul bon zele  
 De qui te donne, aprecier.  
 Va t'en heureux, ceste chair blanche ceindre,  
 Que de mes bras, bien fier, toute ceindroi',  
 Va t'en à ceste beauté ioindre,  
 A qui trop mieus ie me ioindroi'.  
 Mais ne fai quoi, seul trouble de ma vie,  
 Certain honneur qu'ell' s'ostine garder,  
 Et le malin plait de l'enuie,  
 Ne lui souffrent rien hazarder.  
 Or, sur ton rond, par le dehors, tu portes,  
 Cest œil d'azur, apres les siens taillé,  
 Mais di lui qu'autres mains plus fortes,  
 Le vif semblant m'en ont baillé.  
 Car ses deus yeus, & mille éclers d'œillades,  
 Dessus mon cuer, que bien dur il trouua,  
 Amour, à mille poinçonnades,  
 Lui-même par neuf ans graua.  
 Et au dedans de ton cercle ai fait mettre  
 Vn cuer secret, que ne connoisse aucun :  
 Cache aussi ceste brève lettre,  
 L'OEIL A TOVS SOIT, LE CŒVR A VN.  
 L'œil à tous soit, il faut qu'un soleil luise,  
 Et ne se peut telle clarté cacher :

Mais le cueur que trop plus ie prise,  
 Au mien feul vueille s'atacher.  
 L'aneau de fer au doit de Prométhée,  
 Ramenteuoit les durs & pesans fers,  
 Que pour peu de flamme empruntée.  
 Il auoit sur le mont soufers.  
 Mais cetui d'or, en ton doit, soit un signe  
 Des liens d'or, liens dous & eueus,  
 Qu'épris de ta flamme diuine,  
 Porte ce mien cueur amoureux  
 Or t'en va donq lui porter ma pensée,  
 Baguete d'or, mais d'or a peu conté,  
 Si avec lui n'est balancée  
 La bonne & riche volonté.  
 Que fusses-tu de ce Tiran de Sardes,  
 L'aneau charmé qui son maistre cela,  
 Car, malgré les langues bauardes,  
 L'iroy' moy-même iusques la.  
 L'iroy' moy-même & parleroi' moy-même :  
 Fi de papier, fi de rimes aussi :  
 Voir lui feroi' ma face blême,  
 Et, au long, ouir mon fouci.  
 Et qui gardroit ceste destre inuisible,  
 ( Non le Réaume ains la Reine affectant )  
 D'enuoier au monde paisible,  
 Les testes qui me nuisent tant ?  
 Mais ie m'oubly : quels chateaus en Espaigne,  
 Quels songes vains, quels fouhets fai-ie ici ?

ELEGIES

Va aneau , & porter lui deigne  
Auecques toi , ma foi auffi.

*Elegie 16.*

**A**Vtre que moi , pour les gras benefices,  
Suiue la mule aus prelats cramoifis :  
Autre que moy coure aus offices,  
A force de Soleils choifis.  
Ce n'est pas moy, qui pour faus honneur vende  
Ma toute d'or, ma chere liberté,  
Ou pour vne oifue prebende ,  
Entre les ânes foye arté.  
En pais ie tien de iuste patrimoine ,  
Non loin borné, vn peu de fons Normant ,  
Qui fans rien faire, comme vn moine ,  
Me nourrit, si ie veus, dormant.  
Là , pour tout foin, ie plante à droites lignes,  
Maint grand iardin de freres arbrifleaus ,  
Eſperant, car ce font nos vignes,  
Vandanger leurs iaunes monceaux.  
Et, niuelant, fi bien ie les compaſſe ,  
Que de tout ſens, les ordres infinis,  
Toujours d'une pareille eſpace  
Entr'eus ſe trouuent diſinis.  
Pour leur abry contre ce froit Borée,  
Les cheſnes forts, & les ormes épés,  
De maint reng à chacune orée,  
Les ceignent comme enuelopés.

Le long louchet, ou la courte faucille,  
Entre mes mains ne me fait honte lors.  
Ni ce lou velu qui m'abille,  
Ni les fouliers fales & ors.  
De la charue aucune fois, peut-estre,  
Les mancherons moy-même guiderai,  
Et du fouët sonné en maistre,  
Les iumens lassés hafterai.  
L'eur de ma main fera voir dans nos granches,  
Les purs fromens, iusqu'aux tuiles tafsés,  
Et, du dous revenu des branches,  
Nos celiers iusqu'à l'arc pressés.  
Car deuot fuis : & la dime, sans faute,  
De tous mes fruits nostre curé reçoit :  
Et n'est feste basse ni haute,  
Dont le iour chommé ne me soit.  
Le bon patron de ce pource village,  
Qui n'est qu'un saint des plus grosses façons  
Un rude bois & lourd image,  
Toutefois nous nous y passons,  
Voit chacun an, avec maint feu de cire,  
Tout son autel de mes bons fruits couvert,  
Et du prime épi ie lui tire  
Un chapeau mi-jaune mi-vert.  
Son guet aussi (croiés peuple) me garde,  
Et mon bétail si sûrement maintient,  
Que nul larron ne s'i hazarde,  
Et le lou même s'en abstient.

ELEGIES

Lous & larrons ( propice ainfi la Lune  
 Touiours vous soit ) n'aiés point apétit ,  
     De vous acquerir proie aucune ,  
     Sur ce mien troppelet petit.  
 Maint riche parc fera plus convenable  
 A vos aguets : la ne vous feignés point ,  
     Grand nombre eft volontiers prenable ,  
     Et vient aus larcins mieus a point.  
 Pour le marché mes beſtes ie n'engréſſe ,  
 le ne ba point pour la hale mes blés ,  
     Ni n'aten des chertés la preſſe ,  
     Epargnant mes greniers comblés.  
 le vi , fans plus : & , euſt ſa corne pleine  
 Toute verſée Abondance chés moi ,  
     Par les derniers fruits , à grand peine ,  
     Conduit iufqu'aus nouueaus me voi.  
 Les dieus auſſi plus outre ie n'inuoque :  
 Car, aſſuré de mon annuel pain ,  
     Des grans richesses ie me moque ,  
     le me moque auſſi de la fain.  
 Et me fufit, au loin de toute enuie ,  
 Sans plus de biens , fans plus d'honneurs auſſi ,  
     Dans ceſte mediocre vie ,  
     Borner le vol de tout ſouci.

*Elegie 17.*

P<sup>E</sup>re Apollon , ( car en ta fainte garde  
 Et tiennes font les Sibilles auſſi )

O Pæan , c'este-ci regarde.  
Regarde, ô Pæan ceste-ci.  
Ne souffre pas ceste onzieme Sibille ,  
Pour qui louer m'as donné tant de vers,  
Estre vendangée inutile,  
Des le printemps de ses ans vers.  
Ou est déjà ceste clarté iumelle,  
Qui ton rayon dans ses yeus égaloit ?  
Ou est l'ardeur douce cruelle,  
Qui si viue en étinceloit ?  
Qui a sa ioue, hélas, decolorée ?  
Qui de son teint a ce beau pourpre éclus  
Y estant partout demeurée  
Vne blanche nege sans plus ?  
Or éfanqué ce rond bort de sa bouche,  
Corail non plus, mais cire diroit-on :  
Et tout son chef pend & se couche  
Comm' vn demi trenché bouton.  
Car la voila , lasse, gelée & pale,  
Sans cuer, sans force, vne marbrine mort :  
Puis, apres ce bref interualle  
Toute rebrulera plus fort.  
Comm' vn brandon qui deuore sa méche,  
Et iusqu'au bout, de l'vfer n'a repos,  
Ainsi ce feu fieureux la seiche ,  
Boit son sang et vide ses os.  
Plus propre, hélas, vne fieure amoureuse  
Ceste ieunesse en soupirs brulerait,

ELEGIES

Et puis, doucement langoureuse,  
 D'autre accès la regéleroit.  
 Paciemment, & fans regret, malades  
 Soient tous ceus-la, qui, chargés des vieux ans  
     Mi-morts, tremblans, pales & fades,  
     Ne font plus qu'au monde nuifans.  
 Mais ceste fleur, à peine écloze encore,  
 Ce digne ni des petis ailés Dieus,  
     Languir deïa ne doit pas ore,  
     Sur la faïson de tout son mieus.  
 Comme au coucher de tes lumières lassées  
 Tout se noircit d'une fraieufe nuit,  
     Et chacun, les horribles faces,  
     Des Larues vagabondes, fuit :  
 Ainsi, clair Dieu, ceste étoile luisante  
 Qui tous mes sens, par ce monde, guidoit,  
     Auiourdui basse & languissante,  
     Troubler bien fort, bien fort me doit.  
 Tout me fait peur, & crein mon ombre même,  
 Car, à tout pas, vn mort, ce m'est auis,  
     Au moins ne fai quel ombre blême,  
     Se presente à moi vis à vis.  
 Mais, ô Phebus, si pour vn de tes cignes  
 Tu m'as élu, si m'éleuer en l'air,  
     Si entre tes vierges diuines  
     Tu veux sur Pinde m'appeller,  
 Preff', ô Pæan ceste herbe vertueuse,  
 Dont sceut ton fils si bien celui guerir,

Qui



Qui la nouerque incestueüre  
Dédaigna d'amour secourir.  
Et, épreignant quelque ius salutaire,  
Dieu guerisseur, vien toucher ceste-ci,  
Pour a la quelle feule plaire  
Me plait des vers le dous fouci.  
Car, comm' en vain vn clavier jaune foulent,  
Leger-trotans les organistes dois,  
Si les vens derriere ne coulent,  
Pour animer les douces vois :  
En vain ausi toute la vierge troppe,  
Son miel fur moi & son sucre perdrait,  
En vain de la iumelle croppe  
La source toute f'épandrait.  
Si ie ne fens ces raions de madame,  
Dis mille esprits fur ma teste tirer,  
Qui feuls peuuent la vie & l'ame  
A mes Eléges inspirer.  
Fieureus Démon soit qu'vne main forcière,  
Par charme exprés, & orrible oraïson,  
Pour de madame estre murtriére,  
Te commande ici ta maison.  
Soit que toi-même, enclin a toute iniure,  
Faïfant ce mal, ton naturel tu suis,  
Par les Muses ie te coniure  
Et par ce Parnasse ou ie suis.  
Par Apollon, qui tous vous extermine.  
Par les Amours, par les Graces trois feurs.

ELEGIES

Par l'alme Déesse Ericine ,  
 Par les Beautés & les Douceurs,  
 Vide d'ici : Tififonne cruelle,  
 Que grondes-tu ? o monstre stigien !  
 Prifon te plairoit eternelle ,  
 D'un fi beau, fi heureux lien.  
 Va, vide, fui : va, fieure délogée  
 Faire bien loin quelque vieille trembler,  
 Et iamaïs plus ne fois logée,  
 Ou l'amour tu puiffes troubler :  
 Veus-tu logis ? entre, ie te commande ,  
 Dans ces ialous , & les mene à la mort :  
 De là, bien seront ta viande,  
 Tant de langues qui me font tort.  
 Pour ceste cure, ô feul luftre du monde  
 Piéça déia ie te medite vn chant ,  
 De la Ciclade vagabonde  
 Qui receut Latone accouchant.  
 Ie dirai, comme onque puis non bougée,  
 Se ferma là, comme encore tetant ,  
 Tu rendis ta mere vangée,  
 Du monstre la perfecutant.  
 Et n'oubliurai la touiours verte fueille,  
 Dont tes cheueus aiment le rond lien ,  
 Ni , ce fanglant pris, la dépeulle  
 Du temeraire Phrigien.

*Elegie 18.*

**I**'En fai bien vne, vne esperte flanniere,  
Et n'aille aucun en rechercher plus loin,  
Je fai d'amours vne courtiere,  
Vne maquerelle au besoin.  
Toutes les nuits, vaudoise abominée,  
( Tel est le bruit ) greffe son cors ridé,  
Et passe par la cheminée,  
Sur le dos d'un balai bridé.  
Plusieurs ont creu qu'a ces charmes arriue  
Humble et tremblant, le noir peuple d'Enfer,  
Et que d'humain sang elle écriue  
Ne fai quels mots à Lucifer.  
Sans nulle peur, és croizés cemetieres  
Passe les nuits, entre les pales corps,  
Qui, par ses oraisons forcieres,  
A elle reparlent tout morts.  
Ell' fait que vaut, en sa toille nouuelle,  
Dans vne nois, l'araigne enseuelir,  
Et que vaut seiche la ceruelle  
Que d'une chate on peut cueillir.  
Or, tout ainsi que sa chaude ieunesse  
Sans nulle honte en luxure brula,  
Auiourdui, non mieus, en vieillesse,  
Autre feu d'auarice elle a.  
Vn prompt babil, vne ruze assurée  
Front impudent, ongles lons & futils,

## ELEGIES

Foi à tout propos pariurée,  
 Sont les meilleurs de ses outils.  
 Pour son métier, toutes bendes fréquente,  
 Mais, tant que peut, s'acoste iour & nuit,  
 De ceste ieunesse opulente,  
 Qui bien cher peu de plaisir suit.  
 Là elle regne, elle fait les parties :  
 Quelque simplette ell' préche ce pendant,  
 D'aucunes, par plait conuerties  
 Les bons mariages vendant.  
 Car ell' n'est pas de ces vieilles publiques,  
 Qui, pourement vn écu pratiquant  
 De quelques claustrales reliques  
 Sur le soir se vont trafiquant.  
 Braue de soie, & le velours en teste,  
 Les bons endroits, impudente, ne fuit,  
 Ains s'égale à la plus honneste,  
 Et de sa noblesse fait bruit.  
 Mais ce pendant, pour sa proie, elle guette  
 Si quelque riche est à pourvoir encor,  
 Ou, si quelque vefue est ieunette,  
 Car pescher y veut chaine d'or.  
 Aiant ouï par les bruits de la ville,  
 Qui peu à peu doublant courent toujours,  
 Que le mari d'une Sibille,  
 Bien riche auoit fini ses iours :  
 A elle vint, & me sembla sa langue  
 Pour beaucoup nuire estre diferte assés,

Car i' oui toute la harangue,  
Entre deux huis sur moy pouffés.  
Après vn mil de ces vulgaires plaintes  
Que volontiers tel exorde contient,  
Et vn fleuve de larmes feintes,  
Qu'à sa poste el' lache & retient :  
Mais quel profit , dit-el', quelle ressource  
De tous nos pleurs ? que vaut ce dur remors ?  
Dieu de tant de vain pleur se cource ,  
Et ne seruent larmes aus mors.  
Tel long ennui, Sibillette mamie,  
Ne fait qu'esteindre, en ceste ieune fleur,  
Vostre beauté déia blémie  
Qui s'écouleroit toute en pleur.  
Dieu , s'il lui plait , puisque d'un il vous prieu ,  
Qui fut , vrai est , vn peu foible et agé,  
Pour vous, (car vostre feu arriue,  
Et le sien étoit délogé)  
Vous pouruoir, par sa grace benigne,  
D'autre moitié à vous egale mieus,  
Car, vraiment, vous en estes digne,  
Et aués bon bruit en tous lieux.  
Renon aués de ménagere bonne,  
Et, Dieu merci, vos biens sont de bon pris,  
Et déia plus d'une personne  
De vôtre beauté s'est épris.  
I'en fai bien vn , mais quoi ? ie suis bien neuue,  
Il n'est pas tems. Toutefois, pourquoi non ?

ELEGIES

A toute heure qu'un bien se treuve  
 Il le faut prendre, ce dit-on.  
 Occasion, la déesse volage,  
 Telle se peint, si i' ai bien retenu,  
 Tout son poil pend sur le visage  
 Le derriere est chauue & tout nu.  
 Arriuant donc, doit au poil estre prise,  
 Car elle s'offre, & s'offrant toujours fuit,  
 Puis, n'ayant plus au dos de prise  
 Se moque du sot qui la fuit.  
 Cil que ie di, qui vôtres se fouhète,  
 S'il faut aus biens & honneurs s'arrester,  
 N'estoit que premier vous appéte,  
 Premiere deussiés l'appeter.  
 Et n'est pas lourd, comme il semble, peut-estre,  
 Dur, ni grosier : mais telle office veut  
 Qu'on se face graue apparoitre,  
 Et le plus féuère qu'on peut.  
 Vn autre en fai qui ia presque en rafolle,  
 D'age moien, & riche & sain & fort,  
 Quoiqu'un malin bruit de verolle,  
 Ait menti sur lui à grand tort.  
 I' en fai encor. les voulés vous d'espée,  
 Ou financiers ? à Rouen ou Paris ?  
 Elisés, pour n'estre trompée,  
 Le vous baille au choix cent maris,  
 Mais à vrai dire, &, en loiauté pure,  
 Pour le conseil qu'aus ieunes puis deuoir,

( Car le tems qui piéça me dure,  
Beaucoup de choses m'a fait voir )  
Il n'est que trop, de ces muguets qui balent ,  
De ces iolis, qui sur eus portent tout :  
Mais ceus, qui pour épouzer valent ,  
Se choisissent par autre bout.  
Epouzés moy quelque asseuré riche homme,  
D'un haut estat si pouués honnoré,  
Tel que celui que ie ne nomme,  
Mais premier vous l'ai figuré.  
Après sa mort vos douaires augmentent ,  
Et, lui vivant, faute vous n'aués point ,  
D'autre mille gentils, qui tentent  
Vous donner leur seruice à point.  
Qu'aués vous peur ? le saint cornu Moyse  
A mort iadis tel esbat condamnoit :  
Auiourdui , par nos gens d'Eglise,  
Autre doctrine se connoit :  
En ce tems-ci, pour pudiques j'auoüe,  
Celle, sans plus, que nul onq' ne requit  
Gentille n'est qui ne se ioüe,  
Et toute belle en doit l'aquit.  
Le tems volage à pas larron se glisse,  
Et sans mot dire, hélas, trompe nostre œil,  
Et comme vn coursier en la lisse,  
Nos ans décochent au cercueil.  
Tandis qu'aués la claire matinée  
De vos beautés, n'en espargnés l'ébat,

ELEGIES

L'exercée est plus tart minée,  
 Quoiqu'un foir toutes les abat.  
 Vn bon habit demande qu'on le porte,  
 Et tout metal au feruir s'eclaircit,  
     Et maison qui n'ouure sa porte,  
     Deserte, tantot se moizit.  
 Beauté aussi moins fert, et plus s'empire,  
 Plus on l'esbat, plus claire se fait voir,  
     Et croiez que pour y suffire,  
     Il en faut plus d'un seul auoir.  
 Pensés, ma fille, à ce plus riche donques,  
 Qui vos estas vous accroistra touiours,  
     Et, chés qui, faute n'aurés onques  
     De mille commodés amours.  
 Je ne creu pas vne langue puante,  
 Qui contoit hier, & ie foutin que non,  
     Que ia de vôtre foi se vante,  
     Ne sai quel ieune homme sans nom :  
 Pour toute chose, vn poete assés abile,  
 Enfant de Dieppe aus riués de la mer,  
     Si fol d'une étude inutile  
     Qu'autre chose ne veut aimer.  
 Quand ce feroit Clement Maraut lui-même,  
 ( Ai-ie failli ? Marot dire voulois )  
     Ou ne fai quel Ronfard de même  
     Qui se dit Pindare Gaulois,  
 D'eus ni de lui, qu'auriés-vous autre chose  
 Qu'une Balade, vn Rondeau ? voila tout :

Mais



Mais mieus vaut vn écu en prose,  
 Que mille rimes fans vn fout.  
 Tels, ni amis, ni maris ne faut faire,  
 Car publier tantot leur dame font,  
 Et de leur femme le douaire,  
 Se prent fur Parnasse le mont.  
 Deuant Dieu soit de l'honneste homme l'ame,  
 Vòtre mari, ce renom il avoit,  
 Que de procès, comme fa game,  
 Toute la pratique il fauoit.  
 Et outre encor ses biens, dont prou vous laisse,  
 (Qui bien en vous est en méchef bon-eur)  
 Il étoit extrait de noblesse,  
 Dont ausi vous reste l'honneur :  
 Combien facheus, & combien (ce vous semble)  
 Fort a porter, & dur a voir feroit  
 A nous tous vos amis ensemble,  
 Qu'ainfi tant d'eur vous periroit ?  
 Après Rouen, ô seiour bien étrange  
 Dans telles eaus, en cet air marinier :  
 O de maris différent change !  
 Après vn Euesque vn Mounier.  
 Ainfi filoit la langue serpentine  
 Son dous venin, quand ie fu découvert,  
 Au furuenir d'une voisine,  
 Par l'un de mes huis mi-ouuert.  
 Mes mains à peine à peine se garderent,  
 Qu'aus rares creins, aus plourars chafsieus,

ELEGIES

Au ridé masque ne dardèrent  
 Leurs ongles alors furieux.  
 Dieu, pour loyer, te doint, vielle année,  
 Sans feu, sans vin, le reste de tes iours,  
 Rien qu'yuer par toute l'année,  
 Et gosier alteré touiours.

*Elegie 19.*

Mille enuieux, douce-chere Sibille,  
 MGraces à Dieu, n'ont sceu que mordre en moi,  
 Si non cete étude tranquile  
 Que ie fui pour l'amour de toi.  
 Ce dous loisir à grand vice m'impotent,  
 Trop, ce leur semble, aux hommes mal féant :  
 Et ce train des Muses reputent  
 Euure d'un esprit faineant,  
 Veulent ils point qu'en la perche criearde  
 Mon plait ie vende ? ou que moy même afsis,  
 Oyant vn auocat qui farde,  
 Le dure cinq heures ou sis ?  
 Veulent-ils point qu'a mes costés ie mette  
 D'art Milanoise, espée & dague ausi,  
 Et sur ma teste, vne plumette,  
 Pour estre bien plus noble ainsi ?  
 J'aurois du Roi les gages d'un gendarme,  
 Au reng vaillant de ces hardis iureurs,  
 Qui ne donnerent onq alarme  
 Qu'aus poules des bons laboureurs.

Ou bien, plairoi-ie, en miste courte robe  
Treforillon, vn de ces courtifans.

Qui, de ce que leur chiffre robe,

Peu ne rendent gorge en dis ans ?

O poures gens, ce que leurs cueurs desirent

N'est que caduc, passager & iournal :

Et mes desirs hautains aspirent

Au point de renom eternel.

Toute leur peine vne gloire pourée,

Vn faus honneur ne cesse pourchassant,

Et d'écus, outre leur soufrée,

Sommes oisües amassant.

Mais, non plustard, par les cloches funebres

Leur dernier bruit sonné leur sera tout,

Et leur nom, sous mêmes tenebres.

Avec leurs torches aura bout.

Ce mien loisir, ce tant d'heures oisües,

Tous leurs trauaus, tandis, surmontera :

Car, par euures à iamais viues,

Nos noms à la mort osterà.

Tant qu'aura France vne chrestienne tette.

Tant y viuront les Pfalmes de Cahors,

Et Noel n'y sera plus feste

Quand Denisot en fera hors.

Plutot saint-Marc perdre lairra sa ville,

Qu'elle son Bembe : & lors se reioindra

Ce bout d'Italie à Sicille,

Quand Sannazar s'i esteindra.

## ELEGIES

Quand ieunes ans fuiront amours et armes,  
 Lors Arioste [on] chantera bien peu,  
     Et quand amans viuront sans larmes,  
     Petrarque fera mis au feu.  
 Tant que soit Grece & d'Illion la place,  
 Tant en ce monde Homere demourra,  
     Quand troupeaus paitront sur la glace,  
     L'Arétuzain berger mourra.  
 Quand nous verrons d'Amour la trouffe vide,  
 Et de sa mere esteint l'ardant flambeau,  
     Les couples onze-piés d'Ouide  
     Ne sembleront plus rien de beau.  
 Les marbres donc, & d'acier dures lames,  
 Trouuent leur fin : le tems les ronge & mord :  
     Mais nos liures ont quelques ames  
     Qui les exentent de la Mort.  
 Ce peuple vil les choses viles suiue,  
 Seul ses honneurs, seul tienne bien son or :  
     Pourueu qu'à iamais reste viue  
     De moi tant bonne part encor.  
 Il me fust que mainte vierge mure,  
 Me chante vn iour à son rauï brument,  
     Et maint garçon, par auenture,  
     Vienne ici lire son tourment.  
 Sur les viuans, sans plus, broute l'enuie,  
 Et les defuns plus ne deigne assaillir.  
     Après donq cete courte vie  
     Nostre honneur ne nous peut faillir.

*Elegie 20.*

**P**uisque l'Enuie encore donq s'afile,  
 Pour de nos cueurs le ferme neu trencher.  
 Blamant cete petite ville,  
 Que pour moy tu veus raprocher.  
 Je suis ingrat, mon cueur, ma Sibillette,  
 Si, de ma plume, au moins ie ne soutien  
 La patrie & douce villette  
 Mere de mon sang et du tien.  
 Ce salé bort de nostre onde écumeuse.  
 Cest air marin, dont ils parlent si mal  
 Vaut mieus que leur rive fumeuse,  
 Leur touiours tied' humide val.  
 Onq, que ie croi, l'aube teinte de roses,  
 Ne les feut voir : &, auant le mi-iour.  
 A peine l'œil de toutes choses  
 Rayonne en leur austral seiour.  
 A qui plaira le vent des pompes vaines,  
 Le bruit des plaids, l'écarlate des cours,  
 Soit seur, que ses raisons mondaines  
 Dedans vn Rouen auront cours.  
 La donq se tienne, &, s'il peut, y vieillisse,  
 Mol, langoureux & de gouttes noué :  
 Et les Medecins enrichisse,  
 Auquels tout Rouen est voué.  
 Nôtre Dieppétte, au moins plus saine & viue,  
 Voit, d'vn costé, quelle l'Aurore fort,

## ELEGIES

Et, de l'autre, purge sa rive,  
 Par l'alaine feiche du Nort.  
 Car du Su moite vn haut mont nous deliure,  
 Et en Island s'enfuit par dessus nous,  
 Si bien que voions l'entre-fuiure  
 L'Yuer sec, l'Esté frais et dous.  
 Aufsy, pour vrai, vn air tiede et mollace,  
 N'eut rien valu pour engendrer des cueurs  
 Qui fussent, sur l'onde fallace,  
 De tout autre peuple vainqueurs.  
 Ni tant d'espris que Pallas y auoue,  
 Deus Mifans mors, & deus mors Parmentiers,  
 Et deus, que viuans moins ie loue,  
 Terrien & ce Mifant tiers.  
 Le bon Crignon, avec si peu de lettre  
 Si sauant homme, a bien naguère appris,  
 Et même en son fils fait connoître,  
 Combien cest air vaut aus esprits.  
 Quoi? la commune & multitude vile,  
 Y semble née a descrire les cieus,  
 Peindre terres, mers & tout ile,  
 Partir vens & mesurer lieus.  
 Quand aus plaisirs, nos grans peres honnestes,  
 De main en main mille esbas ont laissés,  
 Mille banquetés, dances & festes,  
 Et de ieus & masques affés.  
 L'éleué bort de nostre immense plaine  
 Cler, sec & droit, nous est vn pourmenoir,

Plus beau, que des vapeurs de Seine,  
Leur pont avant la nuit tout noir.  
Quand le Soleil, à son coucher se baigne  
O dous regard, voir, autour de ce Dieu :  
Tant de cristaline campagne,  
Et le bout du ciel, tout en feu.  
N'esse plaisir tant de vaisseaus de guerre  
Voir phalerés sur leur plaine voler ?  
Et, d'un salut, tant de tonnerre  
De leurs flans souffle-feus rouler ?  
De chesne dur, salubre maisonage,  
Voisins du ciel nos logis son dressés,  
Entaillés de diuers ouvrage,  
Peins, batus d'or, & lambrisés.  
Et quelle ville vne plus belle rue,  
Plus large & longue auoir peut nullement,  
Ni d'un gentil peuple plus drue,  
Ni plus nette de pauement ?  
Par les carfours, fontaines eternelles,  
(Que nos ayeuls encor n'auoient fceu voir)  
Bondissantes claires & belles,  
Ne cessent fin argent plouuoir.  
Si tout cela, si mieus n'i est encore,  
Ton sang au moins, tes deus freres y font,  
I'y suis, quoique mes esprits ores,  
Dans tes yeus leur demeure font.  
Tes bons ayeuls, si c'est plus quelque chose,  
Sous ample cuiure ont leurs cendres ici :

Ton pere avec eus y repose,  
 Et ta mere & ta seur ausi.  
 Reuïen hanter leurs tombes honorables,  
 Et, aupres d'eus (mais bien tart plaise à Dieu)  
 Rendre aus deffins inexorables,  
 Les beautés prises en ce lieu.

*Elegie 21. pour semondre les Poëtes au Pui de  
 l'Assomption à Dieppe, l'an 1556. lequel  
 n'estant ordinairement que de quatre  
 pris, fut augmenté de deus.*

Q Vi de fin or, qui d'Indiennes pierres,  
 Vos frons vainqueurs voudrés enuironner,  
 Non pas de ces pources lierres  
 Que le vieil tems souloit donner :  
 Cines sacrés, soit que vos plumes blanches,  
 Sur l'enflé Loire ou sur le sucré Loir,  
 Errant, portent vos gorges franches,  
 Qui nôtre siecle font valoir :  
 Soit que de Seine a l'vne & l'autre riuë,  
 Paris rauï admire vos douceurs,  
 Soit que par vostre vois naïue  
 A Rouen parlent les neuf seurs :  
 Tous leués vous sur vos ailes hautaines,  
 Et deignés tant par le vide ramer,  
 Que veniés fondre dans nos plaines,  
 A ce calme fein de la mer.

Droit



Droit à son front la mutine Angleterre  
Tremblant, nous voit le long du falé bort.  
    Que nos ayeuls vindrent conquerre,  
    Ces blons foudars du gelé Nort.  
L'Espagne sobre et la Flandre iuroïgnesse,  
Qui ça & là nos eaus vouloient tenir,  
    Ont senti de quelle ieunesse  
    Vn port de Dieppe peut fournir.  
Mais maintenant, puisque treue paisible  
Iusqu'à cinq ans a restuyé nos dars  
    Puisque chanter nous est loisible,  
    Cependant que dormira Mars,  
Nos destres mains, en lieu de lance fiere,  
La plume douce a l'enui meneront,  
    Et, en lieu de trompe guerriere,  
    Les Muses deuant sonneront.  
Phebus touiours son arc doré n'entéze :  
Touiours ne fait Mars sa pique branler.  
    L'vn quelquefois sa Venus baïse.  
    L'autre sa lire fait parler.  
Afsés Neptune & son écaillé gerre,  
Sous nos canons dans leurs fons ont tremblé.  
    Afsés nos mers teintes de guerre  
    La rouge d'Egipte ont semblé.  
Douze deus fois ces grans hourques dépités,  
N'i a qu'un an, en maint captif escu.  
    Contre peu de nos naus petites,  
    Perdirent leur Aigle vaincu.

ELEGIES

Mainte forest dans l'eau même en fut arse,  
Maint Espagnol & maint Flamen rotis.

Et mainte ame en son sang eparse  
Sur l'azuré champ de Tetis :

Or, à son tour, Apollon nous récréé :  
Tout lui voüons ce bien-eureus loisir :

Toute ceste tréue est sacrée  
A son dous-honnefte plaisir.

Et toutefois, ni les trauaus d'Alcide,  
Ni d'Amphion les haus murs enchantés,

Ni l'ainé, ni le ieune Atride,  
Ici ne feront point chantés.

La vieille Grèce en fables abuzée,  
Et sans raison tels monstres se forgeant,

Son Hipocréne a toute vfée  
En bourdes qu'elle alloit fongeant.

Mais nous, ô Dieu, nous ta gent reconnue,  
Nous par ta grace affleurés d'une foi,

Fondés en ta vérité nue,  
Chanter ne deuons rien que toi.

Aussi, Seigneur, toute la France est pleine  
De ton feul nom, & de tes saints aimez :

L'un a te psalmoder met peine,  
L'autre tes martirs à nommés.

L'un mieus l'honneur de ton Ifraël corne,  
Que du fin Grec son aueugle n'écrit,

L'autre tout l'Ercule retourne  
Aus sacrés gestes de ton Christ.

Et nous Dieppois la feconde pucelle  
Ou f'encorſa ce Dieu-homme ton fils  
Elizons matiere eternelle,  
De nos vers, & ſeul but prefis.  
Soit que très-pur ſon natal ſe ramene,  
Ou qu'en ſa mort lui ſoient les cieus ouuers,  
Neptune n'a ſous lui d'aréne  
Tant que lors elle a de nos vers.  
Car elle même, ô merueille bien rare,  
Haute aparut ſur nos murs aſſiegés,  
Repouſſant dans le camp barbare  
Les boulés ſur nous déchargés.  
Et au ſeul bruit de ſa feſte ſonnée  
Par nos clochers, l'Anglois troublé d'effroi,  
( Ici digne foi ſoit donnée )  
Fut défait par l'ainé du Roi.  
Braue Talbot, la fortune meilleure  
Ne te fut onc, t'ayant fait répaſſer  
De ce ſiege en ton nom ile a l'eure  
Pour nouveau ſecours amaffer.  
Ce fier Anglois vne puiſſante armée  
Vers le leuant, ſur nos croupes logea,  
Qui d'un large foſſé fermée  
Nous batoit par neuf mois déia.  
Tout nôtre mur n'étoit plus qu'une brèche,  
Et, de tous coins, en maiſons & mou tiers  
Tomboient le boulet & la flèche  
Ni reſtant que les cueurs entiers.

# ELEGIES

Quand, de tous maus, des Charles ce settième,  
 Qui des Anglois fit en France la fin,  
 ( Il était d'Aout le quatorzième )  
 Nous deliura par son Daupin.  
 Sous le bon eur d'un si noble gendarme,  
 Les assiegeurs eus mêmes assiegés,  
 Jusqu'en leur fort eurent l'alarme  
 Par nos bourgeois encouragés.  
 Sur le fossé maint pont de bois habile  
 Outre-jeté, nous joignoient main à main :  
 Canons tonnoient, & ceus de l'île  
 Ne se defendoient pas en vain.  
 Déia Mouÿ, & déia Hercelaines,  
 ( Couple vaillant ) bien que vengés allés,  
 Souffloient leurs dernières aleines,  
 ( Grosse perte ) aus fons des fossés :  
 Et Mars égal la victoire en balance  
 Tenoit encor, du midi ia bien prés,  
 Quand le deuot aîné de France,  
 Se tourna vers nos lieux sacrés.  
 Et, haut les mains contre sa lance jointes,  
 Dame, dit-il, ô vierge Mere Dieu,  
 Qui dois demain tes festes saintes  
 Voir celebrer par tout ce lieu :  
 Ne souffre pas ce barbare infulaire,  
 Venir ainsi ton riche autel piller,  
 Troubler ta feste anniuersaire  
 Et ton cors même dépouiller.

Tes seruiteurs, qu'ici tous sommes, garde,  
Le te promés, aiant veincu ici,  
D'argent vne image, regarde,  
Aussi grande que me voici.  
A tant se tait : & voila tous ensemble,  
Nos hauts clochers leurs creus ærein sonner,  
Et bonne réponse, ce semble,  
A sa iuste oraison donner.  
L'Anglois (miracle) à l'heure à l'heure même,  
Cede, recule & non veincu se rend,  
Tant, à ce son, vn effroi blême,  
La force & le sens lui surprend.  
Leur fort est pris, on les tue, on les lie,  
Nous deliurés au ciel graces rendons,  
Et Louys, qui son veu n'oublie,  
Y adioust cent riches dons.  
Nos graues chants, nos balades legeres  
Le dous rondeau à demi-ligne clos,  
Sont encor les rimes premieres  
Qui sonnerent ce diuin los,  
Leurs pris aussi, chapeau, bagues, couronne,  
De Diamans, de Perles, de fin Or,  
A qui mieus mieus, mieus & mieus sonne,  
Richement s'exposent encor.  
Mais, de plus neuf, aus Dircéennes odes,  
Dignes honneurs, & aus Tuscans sonnétés,  
Entre nos Muses Palinodes  
Auons voulu estre ordonnés.

ELEGIES

Qui mieus fuiui aura le Thebein cine,  
 Qui mieus fuiui le Florentin ausi,  
     L'une et l'autre avec pris condigne  
     Trouuera son honneur ici.  
 Hastés vous donq, trope aus Muses sacrée,  
 Gagner nos pris, & vous ouurir le ciel,  
     A pointe de plume sucrée,  
 Qui peu doïue à l'Attique miel.

*Elegie 22. sur la mort de Ian de Bourbon  
 Duc d'Effouteuile, Conte d'Anguien,  
 qui fut tué le iour S. Lorans, 1557.  
 & git à Vallemont.*

LE noble cors qui ci deffous s'empoudre,  
 François passans, ne mourut pas ici :  
     Ains dans ceste fanglante poudre  
     Ou fut surpris Montmorenci.  
 La trop auant, aueques lance & masse,  
 De rouges crois son gite il se paua,  
     Tant vn souuenir de sa race  
     Loin de nos bendes l'enleua.  
 Quand il fut las, les plus hardis d'Espaigne,  
 Tremblans encor, de loing lui crioient fort.  
     Voi que le grand nombre te gaigne,  
     Ren toi, Bourbon, ou tu es mort.  
 Au Roi, dit-il, & à ma France aimée  
 Je ren la vie, & mon esprit à Dieu,

Quant à ceste charoigne armée,  
Ie la quite aus vers en ce lieu.  
Délors mourut : mais encor creinte telle  
Ce petit cors tout roide leur faisoit,  
Que main nagueres si cruelle,  
Le plus fier regarder n'osoit.  
Tel ennemi iamais ne nous auienne,  
Dirent-ils tous : & , tout mort qu'il soit or,  
Rien deuers nous ne s'en retienne,  
Car les os feroient peur encor.  
Si l'ont rendu : & la France éplorée,  
Qui de tel sang trop peu rester se vit,  
Sur la sepulture honnorée  
Ce sien regret lui écriuit.  
Si me naurer tu auois eu pensée,  
Mars defectif, au moins pouuoit ton dard  
M'auoir non au cueur offensée,  
Et en moins precieuse part.  
Tu me voiois quasi toute entreprise,  
D'humeur étrange, & membres superflus :  
Pourquoi, les laissant, m'as tu prise  
Au bon sang dont n'ai tantot plus ?  
Adieu le sang de ma veine meilleure,  
Trop tot tiré : Adieu, fleur de mes fleurs,  
Vengeance vous ferai quelque heure,  
Mais tandis, hélas, rien que pleurs.

ELEGIES

*Elegie 23. sur le mariage du Roi Daupin  
avec la Reine d'Ecoffe en  
Auril. 1558.*

**V**Oici ton mois, ô fille de l'écume,  
 Bell' Aphrodite, & le celeste Tor,  
 Ia tout ce monde te r'alume,  
 Faifant flamber fes cornes d'or.  
 Le ciel te rit, &, à l'enui, la terre  
 Point ne te cefle herbes et fleurs tirer,  
 Et la mer qui femble de verre,  
 Te prie en elle de mirer.  
 Ne tarde plus. Lailfe, à bride aualée,  
 Ramer de ça tes cines attetez,  
 La ou Seine a Marne méléée  
 Entourne le roial palais.  
 Auecques toi, pren ce choif de tes filles,  
 Trois cors tout nus f'entretenans touiours,  
 Les Graces, ces trois feurs gentilles,  
 Et l'un, fans plus, de tes Amours.  
 Au lieu de l'autre, ô Himen himenée,  
 Vien, chafte Dieu, ta mere accompagner :  
 Nulle amour d'honnefteté née  
 Ne doit ta torche dédaigner.  
 Et quel des dieus, par nous race mortelle,  
 Eftre deuroit plus que toi honoré?  
 Et quel par vn amant fidelle  
 Plus deuotement adoré?

Pour



Pour les enfans, en grand foin, mainte mere  
Déia touffant t'adrefse mille veus,  
Et feul, femmes, fans vitupere,  
Rendre les pucelles tu peus.  
Par ton moien la vierge vn peu ia mure,  
Tres-volontiers pere et mere laiffant,  
Dens les mains fe liurer endure  
D'vn ieune homme la rauiffant.  
Par ton faint feu les heritiers fuccedent,  
Eternifés en ce gerre mortel,  
Et, quoique mortels ils decedent,  
Tu gardes leur fang immortel.  
Haſte toi donq, & douce mariolaine  
Front & cheueux te ceigne tout au tour,  
Et luiſe en ta deſtre hautaine  
Le faint flambeau de chaſte amour.  
Voi, ſi matin, de mille fleurs ornée  
L'aube déia, Phebus tout d'or auſſi,  
Qui n'ouurirent onques iournée,  
Plus eueuſe que ceſte-ci.  
Pieça déia tout le monde réueillent  
Dous violons & perce-cieus cornéts,  
Et ia les prétres appareillent  
Leurs temples richement ornés.  
Car aujourdui la couronne Ecoſſoiſe  
Qui de Marie eſtreint le chef roial,  
Sera faite à iamais Françoisé,  
Si tu fermes ce neu loial.

# ELEGIES

François Daufin, & d'Ecoſſe la Reine,  
 Se vont ſous toi & leurs peuples unir :  
     Fai leur, ô Himen, vne cheine,  
     Qui les puiſſe à iamais tenir.  
 Enlaſſe-les, eſtrein-les et conſerme,  
 D'un neu de fer, & Gordien cent fois,  
     D'un neu à toutes preuves ferme,  
     Rare chef-d'œuvre de tes dois.  
 Comme des cors, fai des deus ames vne,  
 Des deux cueurs vn, vn deſir, vn fouci :  
     Et quoiqu'entre deus ſoit Neptune,  
     Conioin les peuples tout ainſi.  
 Ia Lile-bourg dedans Paris ſe trouue,  
 Et ſon Lion entre nos fleurs lui plait,  
     Ia le ſang d'Eſtuard nous preuue  
     La grand nobleſſe d'ou il eſt.  
 Es-tu boiteus, Himen ? que veus-tu dire ?  
 La vierge Reine eſt là pleine d'ennui,  
     Et, de trop attendre, ſoupire,  
     Craignant que tu n'i ſois meſhui.  
 Comme défait la roſe Ciprienne  
 Des moindres fleurs, tout à l'entour, le teint,  
     Comme la claire Délienne.  
     Les étoiles proches eſteint,  
 Marie aſſiſe entre mille pucelles,  
 Qui, dans le cueur, te font auſſi meint veu,  
     Raionnant ſa beauté ſur elles,  
     Leur laiſſe de luſtre bien peu.

Telle ta mere est mainte fois allée  
Ou Adonis, ou Anchise tenter,  
Telle, en la Troienne vallée,  
Au iuge alla se presenter.  
L'épous ausi, premier espoir de France,  
De l'autre part bien matin éueillé,  
Se plaint qu'en trop longue esperance,  
Par ta paresse, est trauaillé.  
Ne pouuoit donq, ô prince, te sufire  
Ce Gaulois sceptre infallible & certain?  
A quantes couronne aspire  
Ce chef si roial & hautain?  
Après Ecoffe & la Gallique terre,  
Ioindre y pourras (& ce t'est deu des cieux)  
Le branlant sceptre d'Angleterre,  
Et de Naples les plaifans lieux.  
Voire trop plus : mais tinflès-tu du monde,  
La plus grand part humble sous toi déia,  
Prise plus ceste Ninfe blonde,  
Que ce qu'Alexandre rangea.  
Pour ton amour, sa patrie & sa mere,  
Et, sans regret, ses hommes a laissés,  
Et, sur vne fraile Galere,  
Les grans flots d'Océan passés.  
Pour ton amour son langage d'Ecoffe,  
Ell' oublia, & le tien elle aprit :  
Et bref, par ceste heureuse noce,  
T'offre sceptre, cors, & esprit.

ELEGIES

Heureus mari, voici bien pour toi ores,  
 Le plus beau iour qui iamais éclaira,  
     Mais la nuit, toute noire, encores  
     Trop plus belle te semblera.  
 Pour ce iourdui laisse au grand Roi ton pere  
 Les ieus de Mars, la lice & le tournoi,  
     Car la patronne de Cithere  
     Autres combats dresse pour toi.  
 Trop est ta gauche a bien volter connue,  
 Ta destre aussi à toute arme porter,  
     Mais garde qu'une vierge nue  
     Trop tot ne te puisse matter.  
 Quoi ? ia déia me semble ouir les ailes  
 Des cines blans : voici la coche d'or :  
     Et qui est ce plein d'étincelles,  
     Ce voleur qui les passe encor ?  
 Je le connoi, il a deus yeus en teste :  
 Bien fois venu, Amour honneste & saint :  
     Mais tres-loin soit de nostre feste,  
     L'aeugle, vicieus & feint.  
 Fai fondre ici, Venus, tes cines vites,  
 Dans la cité de ton iuge Paris :  
     Descen avecques tes Charites  
     Sur ces celestes lis flouris.  
 O de Cithére & de Cypre l'idole,  
 Mere du monde, à ce coup puisses-tu  
     En ces deus perles qu'on acole,  
     Montrer ta feconde vertu.

Vien, il est tems, nôtre vierge connoître,  
Vien l'inspirer : ton œil s'ébahira,  
Et vn peu de ton front, peut-estre,  
(Ne te déplaise) en rougira.  
Mais cest honneur, pour ceste heure, Déesse,  
Pardonne lui : car pas ne peut flourir  
Toujours ceste sienne ieunesse,  
Ni iamais la tienne perir.  
Fai, deuant toi, ce tien fils Himénée  
Marcher armé de son pudique feu,  
Thalie, Aglæe, Euphrosinée  
Ioignent l'indissoluble neu.  
Que fais-tu plus sur nôtre demi monde  
Tardif soleil ? descendras-tu iamais ?  
Plonge toi viteement en l'onde,  
Car la nuit vaut mieus deormais.  
Passe leger, pique aual, pique, pique,  
Découure nous la peinture des cieus,  
Tu fais tort à ta seur vnique,  
Car son croissant est de nos dieus.  
De ta nuit, donq, tot nos yeus renuelope,  
Blanche Diane, ainsi puisse donter  
Ton grand Henri toute l'Europe,  
Et bien haut partout te planter.  
Ia ses couleurs toute chose a perdues,  
Ie suis ouï, rien que le ciel ne luit :  
Tenebres se sont épandues,  
Et voici l'amoureuse nuit.

ELEGIES

Cessez le bal, cessez le bal mes dames,  
 C'est trop tenu d'attente languissant,  
     En l'ardeur de ses chastes flammes,  
     Ce ieune mari perissant.  
 L'heure s'enfuit, par vous soit emmenée  
 La Ninfе sage : hélas, elle rougit :  
     O douce vergoigne bien née,  
     Que de modestie en toi git.  
 Va hardiment, va Reine bienheureuse,  
 C'est à ton Roi, ton mari, que tu vas :  
     De quoi, pucelle, es-tu peureuse ?  
     C'est le seul ami que tu as.  
 Ce seul ami mille parens surpasse,  
 Ce seul ami mille reumes vaut,  
     Jamais sa foi ne verras lasse,  
     Ni son cueur d'autre flamme chaut.  
 Roi Ecoffois, des François l'espérance,  
 La nuit échape, & ie t'amuse ici :  
     Or t'en va prendre iouissance,  
     Or t'en va la donner ausi.  
 Or vous iouéz, or commencéz à viure,  
 Païssez vos yeus, beuéz mille plaisirs,  
     Chacun de l'un l'autre s'en-yure,  
     Et immortels soient vos desirs.  
 L'arbre acolé & le rampant Lierre  
 Plus fort que vous ne soient entr'embrasés  
     Ni la vigne haute de terre  
     Et l'orme mieus entrelasés.

Tu cueilliras la demimure rose,  
 La fraiche fleur, fille du point du iour,  
     Pour toi seul si vermeille éclose  
     Dans le flouri iardin d'Amour.  
 Et dont la tige, entre tes mains féconde,  
 Jettonnera mille escions diuers,  
     Qui doiuent iusqu'aus fins du monde  
     Estendre vn iour leurs rameaus vers.  
 Je di tes fils, qui, tout tels que leur pere,  
 Aus trais sans plus, connus enfans du Roi,  
     De la chasteté de leur mere,  
     Par le visage feront foi.  
 Or, chaste lit, puisse ta molle plume  
 De paix & ioie vn ni touiours couuer.  
     Iamais soupir ne s'y allume,  
     Ne pleur n'i vienne rien lauer.  
 Il faut sortir, fermés l'huis damoiselles,  
 La nuit se pert, viués, amans, viués :  
     O que de garçons & pucelles  
     Desirent l'eur que vous aués :

*Elegie 24. à Ian Fourdin.*

**S**I le trefor des Pindoises déesses  
 A peu de gens chichement departi,  
     M'auoit de ses douces richesses  
     Otroié quelque bon parti,  
 Si i'auois beu de l'heureuse fontaine,  
 Qui fait du miel dans les gosiers sacrés,

ELEGIES

Ou de ceste Ronfarde veine  
 Qui les bors du Loir a sucrés :  
 Pieça, Fourdin, pieça bien empennée  
 Par mes escris, ta gloire voleroit,  
 Et la plume à Vendome née  
 Son Dorat mieus n'extoleroit.  
 Douze Apollons, cent Muses ie fouhète,  
 Non pour rebatre, ou le sac d'Ilion  
 Ou la riche toison d'Æéte,  
 Ou le fier Néméan lion.  
 Mille menteurs, voulans d'vne fumée  
 Faire du plomb, ont reuomi sans fruit  
 Toute l'Aganippe humée  
 Pour telles bourde mettre en bruit.  
 Mais tout le don qu'en ce lieu ie demande,  
 Seroit, sans plus, pour au vrai t'exprimer,  
 Combien la part est belle & grande  
 Qu'en moi tu dois tienne estimer.  
 Foie & poumons, cueur & teste ie t'ofre,  
 A éplucher : sonne moi, touche moi,  
 Tu as en ton Doublet vn cofre  
 D'entier amour & pure foi.  
 Car au laisser de mes nois pueriles,  
 Tu me receus, blanc et vierge tableau,  
 Sur qui, des lors, tes dois habiles  
 Menerent le premier pinceau.  
 Tu me montras de quel charme de langue  
 Vn Arpinois toute Rome enchantoit,

Et de



Et de combien forte harangue  
Démofthéne vn Roi combattoit.  
Je vi la ville avec fon Hector morte ,  
Qui mille naus plus de neuf ans soutint ,  
    I'oui mentir de langue acorte ,  
    Ce Grec que Calipfon retint.  
Je vi Ænée & Turne f'entrebattre ,  
Et m'endormi au lut Aufonien ,  
    Et, sis fois, me tint au theatre  
    Le Comique Sidonien.  
Par tous ceus-la, Fourdin, tu mis grand peine  
A me létrer, & ma langue embellir,  
    Mais c'est toute peinture vaine ,  
    Qui l'ame aufsi ne veut pollir.  
Tres-clair miroer de vie entiere & fainte ,  
Tes chastes meurs a nous touiours f'osfroient ,  
    Et, nous bridant de douce creinte ,  
    Rien voir méchant ne nous foufroient.  
Te touuient-il de cent douces fineffes ,  
Dont, tout iouant, tromper nous foulois-tu ,  
    Alléchant nos tendres ieuneffes  
    Aus lettres & à la vertu ?  
Mais, fi n'a fceu à tes labeurs répondre ,  
Ce mien esprit à peu de gloire né ,  
    (Car tu t'eforçois le femondre  
    A plus haut qu'il n'est déstiné)  
Ne vois-tu pas fur vne même croppe ,  
Maint chéne droit iufqu'au ciel se porter,

# ELEGIES

Et meint autre en la même troppe,  
 Maleureusement auorter ?  
 Le laboureur s'étonne que deuiennent,  
 Tant d'autres grains qu'il auoit épandus,  
 Car les vns, fans plus, lui paruiennent,  
 Les autres demeurent perdus.  
 Ainsi, Fourdin, si toute ta semence  
 Sur ce Doublet n'a rendu dine fruit,  
 Vn Daniel (grand recompense)  
 Plus heureusement as instruit.  
 le voi déia qu'un dru tout blanc pennage,  
 Plume de cine, ailer lui vient le dos,  
 Et sa bouche, par ton ménage,  
 Boit un fleuve de sucrez mots.  
 Cestui seul donc (pardonne m'en l'enuie)  
 Pourra ton nom du fourd oubli sauuer,  
 Et a perpetuelle vie,  
 Aueques le sien, éleuer.

*Elegie 25. tirée d'un epigramme Latin.*

**N**Ous admirons mille metamorphoses  
 Du tems des dieus, age trop récité :  
 Mais ce siecle, en pareilles choses,  
 Ne doit rien à l'antiquité.  
 En peu de rime & grossiere écriture,  
 Vous peindrai ci d'un trait de mon lourdois,  
 Vne fort nouuelle auenture,  
 Digne de plus habiles dois.

Belle fans pair, d'un forgeron la femme,  
Naguère osa d'elle tant presumer  
    Que d'un chacun, la bonne dame,  
    Se faisoit Venus surnommer.  
Le bon mari, bien laid, comme lon conte,  
Toujours suant, toujours tout potelé,  
    N'auoit pas lui-même de honte  
    D'estre aussi Vulcan appelé.  
Mais cependant la reine de Cithère,  
Des diuins noms tel emprunt n'endura,  
    Ains pour vengeance tres-séuere  
    Voici qu'elle en délibéra.  
Toi qui Venus, dit-elle, oses te faire,  
Sois donc Venus, de nom, d'esprit aussi;  
    Et toi, Vulcan : &, pour parfaire,  
    Aiez même ce Mars ici.  
La chose est dite, & faite tout ensemble,  
Un gras Prieur en est le braue Mars :  
    Et ceste-ci, qui Venus semble,  
    Se preste à lui de toutes pars.  
Tant qu'une fois, par secrète pipée,  
Le noir Vulcan les surprenent embrasés,  
    Et tous deus d'une longue épée,  
    Les eust à l'heure outre-percés.  
Mais, par pitié misericordieuse,  
Les dieus benins (comme iadis souuent  
    En l'antiquité fabuleuse)  
    Mirent leur puissance audeuant.

ELEGIES

La pource femme est louue deuenue,  
 Gloute de proie : & son lou la rait :  
     Car en lou, tout d'une venue,  
     Le moine aussi tourné se vit.  
 Le forgeron, a qui sa femme on ote,  
 Mué se trouue en l'oiseau mal plaifant,  
     Qui toujours toujours vne note  
     Au mois de Mai va redifant.

*Elegie 26. à Dieu pour la paix.*

**S**I tu permets, Pere tres debonnaire,  
 A toi parler, qui sais sans nôtre vois,  
     Mieus que nous mêmes nôtre affaire,  
     Car le fons de nos cueurs tu vois.  
 Deigne, Seigneur, qu'à ta grandeur i'adresse  
 Vn peu de mos, quelques soupirs aussi :  
     Car pitié du monde me presse,  
     Et de ta gloire le fouci.  
 Voi tout puissant, voi, mes alége ensemble,  
 Ton pource peuple, asés asés puni :  
     Voici tant de maus, ce me semble,  
     Que rien ne t'y reste impuni.  
 Ceus qui d'argent auoient leur force faite,  
 Vont mendiant, ceus qui creuoient d'orgueil,  
     Ont veu leur fortune défaite,  
     Et or leur fouuient du cercueil.  
 Le citoien, loin de sa cité, pleure,  
 Meurtri, brulé, pillé, banni, tout nu,

Car l'ennemi sien y demeure,  
Seigneur par force deuenu.  
Le laboureur voit l'esper de sa peine  
Par main étrange, auant l'Aout moissonné,  
Voit ses beufs qu'un barbare emmeine,  
Et son chome à Vulcan donné.  
Que veus-tu plus? les grans monarques mêmes,  
Quand il t'a pleu leur calme un peu troubler,  
Ont senti sur leurs testes blêmes,  
Leurs triples couronnes trembler.  
Qu'est-il besoin toutes les verges dire  
Dont ta vengeance, ô Dieu nous a touchés!  
Douce toutesfois est ton ire,  
Et trop moindre que nos pechés.  
Pour nous, seigneur, de trop plus de mal dignes  
Chetifs hommeaus, race deüe à la mort,  
Ne difère pas nos ruines,  
Si pitié ia ne t'en remord.  
Mais qui fera-ce en cest éfroi des armes,  
Qui chantera les louanges de Dieu?  
En ceste tempeste d'alarmes  
Tes cantiques auront-ils lieu?  
Quelque vaincu, rendant l'ame, peut-estre,  
Aucuns soupirs, bien tard, t'adressera :  
Mais le vainqueur, sans te connoître,  
Sa seule gloire pensera.  
Ou est le prince à la main non souillée,  
Qui dine soit de ton temple batir,

## ELEGIES

Si fa gent vn iour débroillée  
 Vient à ta verité sentir ?  
 Nos grans seigneurs dresseient des camps contraires,  
 Non pour l'Aurore à ta foi conquerir,  
     Ains freres le sang de leurs freres,  
     Par tout ouvrage vont querir.  
 Et qui vit onq vne beste sauuage,  
 Once tachée, ou Tigre au pié leger,  
     Venir à ceste extrême rage  
     De sa propre espece outrager ?  
 Le Turc superbe en va rendre la grace  
 Au sourd tombeau en Méque idolatré,  
     Priant qu'en ta chrétienne race  
     Décord immortel soit entré.  
 Et cependant deffous le mui demeure  
 Ton feu celé : on te supprime ainfi,  
     Et tes vrais tesmoins pour ceste heure  
     N'ont lieu ni audience ici.  
 Or, fai Seigneur, sur l'enclume remettre  
 Ces dars sanglans, & tant de fer polu ,  
     Qui tout en bons picquois deut estre,  
     Faus et faucillons remoulu.  
 Tous ces couteaus que l'vn sur l'autre on rue,  
 Commande donq qu'au feu soient repurgés,  
     Et pour l'innocente charrue,  
     En maint coudre & soc reforgés.  
 N'endure plus ces horribles serpentes  
 Gosiers d'ærein , tes foudres imiter,

Toutes ces poudres violentes,  
Au fons de la mer fai ieter.  
Et, pour ton nom, que seul toute la terre  
Deut retentir, seul tout homme sonner,  
Deigne à ton cher r'achaté gerre,  
Pere de paix, ta paix donner.

## FIN DES ELEGIES DE

IAN DOVBLET

*Dieffroy.*



## EPIGRAMMES

ET DIVERSES RIMES

DE IAN DOVBLET.

*Premier Epigramme.*

*Imitation d'Anacreon.*



IONVILLE ie veus dire,  
Calais chanter ie desire,  
Mais sonner onc ne voulut  
Que d'Amourétes mon lut.  
Changé l'ai de façon toute,  
De nerfs, de table & de coute,  
Moy même rien n'y chantant  
Que ce Henri tout domptant,  
Mais touiours mes cordeletes  
Me répondent d'Amourétes.

Adieu donques deormais,  
Guerres & hommes armés,  
Adieu vos glores hautaines,  
Vaillans Rois & capitaines,  
Car ce mien lut ostiné,  
N'est qu'aus amours destiné.

*Inuention*



*Inuention Greque d'Anacreon.*

S'Vr les heures de minuit,  
Lorsque pièça tourne & luit  
Ceste lente chariote,  
Que conduit l'enfant Boote,  
Et lassés les hommes tous,  
S'étendent au somme dous,  
Amour d'une fausse forte  
Vint marteler à ma porte.  
Qui frappe, di-ie, la bas ?  
Vous me troublerés, hélas,  
Ce dous songe qui m'embrasse.

N'ayés peur, ouurés, de grasse,  
Répont-il, ouurés moy l'huis,  
Vn petit enfant ie suis,  
L'eau me perce, on ne voit goutte,  
Et ne sçai ou ie me boute.

I'eu pitié quant l'ecoutai,  
Et d'allumer me hatai,  
I'ouure, & est vrai que i'auise  
D'un petit enfant la guise,  
Mais il portoit arc turquois,  
Longues ailes & carquois.

Ie l'améne, ie le chauffe,  
Ses mains des miennes rechaufe,  
Et ses creins moites pignant,  
N'en cessoi l'eau épreignant.

Puis, quand plus n'en y eut goutte,  
Et l'humeur fut feiche toute :

Ca, dit-il, faisons l'essai  
De ce petit arc que i'ai :  
Voyons si l'eau de l'orage  
A ma corde a fait dommage.

Il bende, &, d'un trait adroit,  
Au milieu du cueur tout droit,  
Comme un Tan poignant m'afolle,  
Puis me gaudissant s'enuole.

Adieu, dit-il, adieu donc  
Mon ote, ie ne vis onq  
Ceste corde estre meilleure,  
Mais plaie au cueur t'en demeure.

*Dudit Anacreon.*

**C**E leger enfant Amour,  
Cueillant des roses un iour,  
N'aperceut point une abeille  
Dormant en la plus vermeille,  
Qui d'aguillon inhumain,  
Au bout d'un doigt de la main  
Lui lança pointure amere :  
Il s'écrie, & en Cithère  
A l'heure à l'heure volé,  
Or suis-je, mere, afollé,  
Afollé suis-je a ceste heure,

Dit-il, & faut que i'en meure.

Vn petit serpent volant,  
( Ces ruraus vont l'appellant  
Mouche à miel, ô faulx mouche )  
M'a donné ceste écar mouche.

Venus souriant adonq,  
Si telle pointure donq,  
Si atteinte, si dépité,  
Vient d'une mouche petite,  
Quel mal, mon fis, cuides-tu  
Face ton long trait pointu ?

*De fermeté.*

C Elle qui tient ma foi  
Ne doit pas creindre,  
Qu'autre iamais en moy  
Se puisse empraindre.

Son image si bien  
Y est graüée,  
Qu'elle n'en peut pour rien  
Estre leüée.

Amour, mon cueur n'est pas  
De cire tendre,  
Car cent cous tu frapas  
Ains qu'i rien prendre.

Lorsqu'i laissas en fin  
 De ta main forte,  
 Ce visage diuin  
 Qu'au vif ie porte.

*Sur la mort d'un petit Perroquet ,  
 auquel vne bellette coupa  
 la gorge.*

P Lorés mignardes amourétes,  
 Dames blanches, dames brunetes,  
 Et tous mignons d'Amour ausi  
 Accompagnés ce ducil ici.  
 L'oizelet de madamoifelle,  
 L'ébat & les delices d'elle,  
 L'honneur des petits perroqués,  
 Et dont les grans furent moqués,  
 Ores, par vne dent traitresse,  
 Parti de sa douce maitresse,  
 A Proserpine las, hélas,  
 S'en est allé parler la bas.  
 Reste, fans plus, de si grand perte,  
 La plume iaune, rouge, verte :  
 Falloit-il encor, ô maleur,  
 Y voir de son fang la couleur ?  
 Ces douceurs, las, meritoient elles  
 De Progné les taches cruelles,  
 Maudit fois-tu, maudit cent fois

Museau cruel, ou que tu fois :  
Fausse meurtrière belléte,  
Qui cete douce gorgeléte  
De ta dent as osé trencher :  
Tant ton repas nous couste cher.

La nuit déia plus que demie  
Tenoit toute chose endormie,  
Chacun reposoit sans souci,  
Et le bon oïfelet ausi,  
Quand, toi seule par les tenébres,  
Nous brassant ces regrés funebres,  
Vins adresser ton traître pas  
Au flair du précieux repas,  
Et osas, rauissante beste,  
Meurtrir vne si chere teste :  
Il cria qu'on le secourut,  
Mais parlant ensemble mourut.  
Ensemble trépassé & l'eueille,  
Leue ensemble et rabat l'oreille,  
Et si tref-piteus se rendort  
Qu'on voit bien qu'il ronfle à la mort.

Plorés mignardes amouretes,  
Dames blanches, dames brunetes,  
Et tous mignons d'Amour ausi  
Accompaignez ce dueil ici.

Ah, qui lors sa maîtresse eut veue,  
Venir au secours demi nue  
Se tourmenter, se fammesler,

Ses femmes à l'aide appeller,  
 On l'auroit certes comparée  
 A la Ciprienne éplorée  
 Quand du lit on la vit courir  
 Au tendron qu'un porc fit mourir.

La mort sur l'oiseau ia trop fière,  
 Lui batoit l'aleine dernière,  
 De son bec la terre il mordoit,  
 Et les ailes roides tordoit,  
 Quand elle bien tard arriüée  
 Sentant sa chaleur deriüée,  
 Et du cueur même peu à peu  
 Fuir bondissant le dernier feu :  
 Dans l'yuoire de ses mains closes,  
 L'éüue, & veut par mille choses,  
 Rallumer les petis espris  
 Ia par trop de glace surpris :  
 Dans son lit plourante le porte  
 Et ores de mots le conforte,  
 Qui charmer deüssent vn Enfer :  
 Ores l'espére réchauffer  
 Entre les deus pommes iumelles,  
 Ses deus refflotantes mamelles,  
 Qui, bien haut, sous cest apre dueil  
 Bondir faisoient leur dous orgueil.  
 Mais, sur tout, le petit bec croche  
 Contre ses leures elle approche :  
 Et comme nagueres fouloit,

Baïfotant, donner lui vouloit  
La douce liqueur de fa bouche,  
Mais, ce bien peu auant le touche.

Pour tout cela l'horrible mort  
Qui le hafte & preffe trop fort,  
D'un feul foupir ne lui pardonne :  
Ia l'ame extrême l'abandonne,  
Ia font les yeus clos & fellés,  
Et les petis membres gélés.

Plorés mignardes amouretes,  
Dames blanches, dames brunetes,  
Et tous mignons d'Amour aufsi,  
Accompagnés ce dueil ici.

Ou es tu diferte languette,  
Ou es tu clere parolète,  
Et vous, hélas, ou eftes vous  
Petit mignon, mignon si dous ?  
Qui sera Roi en votre place  
Perroquet ? qui aura la grace  
De dire si bien à son tour,  
A madamoiselle bon iour ?  
Et toi cleret, par qui tout tourne,  
Deuant l'œil de qui f'en atourne,  
Qui te chantera deormais  
Mieus que lui, qui n'en beut iamais ?  
Car de l'eau pure étoit contente  
Sa petite gorge excellente.  
Bien que quelque fois mignotant,

Sa maistresse, & la baifotant  
 L'afeté, osoit bien pour boire,  
 Fretiller sa languete noire  
 Entre ce franc coral iumeau,  
 Y fuffant, qui le faisoit beau,  
 Vn miel, vn bame, vne eau de vie,  
 Dont nous tous lui portions enuie.  
 Et s'il se sentoit nullement  
 Auoir fait chose rudement,  
 Fut de son bec, fut de sa pate,  
 Dieu fait comme il auoit grand hate  
 S'étendre, de peur tout transi,  
 Humble, à l'enuers, criant merci.

Mais, hélas, ou est le merite  
 De ces douceurs ? que lui profite  
 Ce gosier, qui fut si dispos  
 A reparler tous nos propos ?  
 Que lui vaut, ni maitresse honneste,  
 Ni ce pourpre peignant sa teste,  
 Cest or, cest azur, ce vert gai,  
 Vert éfaçant le mois de mai ?  
 Il meurt, hélas, auant son heure,  
 Et maint villain corbeau demeure.  
 Ce passetems on nous raut,  
 Et l'écoufle, pour nuire, vit.

Bonnes choses sont coutumières,  
 De faillir touiours les premières :  
 Et les pires, toutes au rebours,

Voluntiers



Volontiers fournissent leur cours.  
Ainsi du bon Prothesilée  
L'ame ieune fut exilée.  
Le vil Therfite demeura,  
Et ainsi Hector moins dura  
Que Paris son féminin frere,  
L'un vaillant, & l'autre au contraire.

Que dirai-je des saints priez,  
Tous l'un apres l'autre criez ?  
Ni pour eus, ni pour le bon zelle,  
Des veus que fit mademoiselle,  
N'a sceu, des stigiennes eaus  
Reuenir l'honneur des oiseaus.

Plorés mignardes amouretes,  
Dames blanches, dames brunetes,  
Et tous mignons d'Amour aussi  
Accompagnés ce dueil ici.

Sous les collines Elizées,  
(Lieu des ames fauorisées)  
Y a, qu'à peine lon peut voir,  
Vne forêt d'Ebéne noir :  
Dont la terre que Létthe inonde,  
Toujours d'une herbe brune abonde.  
La (si mainte doute lon croit)  
S'en vont les bons oiseaus tout droit :  
Mais des autres ors & infames,  
(Comme on dit) n'i entrent les ames,  
La les blans cines ont leurs nis :

# EPIGRAMMES

La vole l'vnique Phenis.  
 La le Pan étend sa richesse.  
 La l'amant Rosignol ne cesse.  
 La fuit la Teurtre son épous.  
 La se baissent les Pigeons dous.  
 Ceste trope, legeres ombres,  
 Iusqu'au pas de leurs bornes sombres,  
 Sont venus humbles au deuant  
 Receuoir l'oifelet sauant,  
 Qui a pris sa place eternelle,  
 De tout ce beau parc la plus belle,  
 Or esse la comme ie croi,  
 Que vraiment Perroquet est Roi.

## *Epigramme du latin de Pulex.*

Grosse de moi, a trois deuins ma mère  
 S'en enqueroit : l'un vn fis annonça,  
     Par l'autre vne fille elle espere,  
     Le tiers, neutre me prononça.  
 Et tout fut vrai, car ie vins Androgine :  
 Puis sur ma mort : l'un que pendu ferai,  
     L'autre qu'un glaive est ma ruine,  
     Le tiers dit que ie me noiray.  
 Nul ne mentit. Estant monté à peine  
 Dessus vn arbre au bord de l'eau tout pres,  
     L'auoie épée, ell' se dégaine,  
     Et ie tombe sur elle apres,

La teste en l'eau : mais venir n'i feut onques,  
 L'un de mes piés aus branches acroché :  
     Ainli, fils, fille, & neutre donques,  
     Le fus noyé, tué, branché.

*L'ænigme de Cleobule.*

VN pere douze enfans porte,  
 Qui en ont trente chacun ,  
 Tous de diferente forte,  
 Si l'un est blanc , l'autre est brun.  
 On les voit tous vn à vn ,  
 Iamais deus ni trois ensemble,  
 Et sans qu'il en meure aucun ,  
 Tous les iours meurent, ce semble.

*Auertiffement aus dames.*

VN amant, pour gaigner  
     Ce qu'il desire,  
 Iure sans épargner,  
     Promet, foupire.

Puis quand il a trouué  
     Qui le contente,  
 Et tantot abreué  
     Sa soif ardente,

Adieu la foi, adieu ,  
     Au vent promesse,

Autant en autre lieu ,  
Changeons sans cesse.

De ces dous iouuenceaus  
Guetés vous, dames,  
Qui, sur leurs ans nouveaux,  
Sont pleins de flammes.

Plutot que paille au feu  
D'ardeur s'ataignent ,  
Mais, durans aufsi peu ,  
Tantot s'éteignent.

Comme a mont & aual ,  
Soit chaut, soit glace,  
Le veneur matinal  
Vn liéure chaffe :

Et puis, quand pris il est ,  
Bien peu le prise,  
Car la chaffe lui plait  
Mieus que la prise.

Ainsi ces ieunes cueurs  
Bien fort vous pressent,  
Mais rien que vos rigueurs  
Ils ne caressent.

Car, moins les accostés,  
Plus vous pourfuiuent ,

Et tant leur reliftés  
Tant vous captiuent.

Mais fi tot que fur vous  
Leur point ils gaignent  
Vous êtes mifes fous,  
Et vous dédaignent.

Et, par qui humblement  
Futes seruies,  
Vous pleignés durement  
Estre asseruies.

Tantot leur feu leger  
Ailleurs va luire :  
Glore font de changer,  
Et tout seduire.

Non pas qu'à n'aimer point  
Ie vous exorte,  
Et pitié, de tout point  
Doiue estre morte.

Car, dames sans ami  
De rien n'est dame,  
Et son cors endormi  
Lui rabat l'ame.

C'est la vigne sans pal  
Laisée en friche,

EPIGRAMMES

Non foignée à l'egal  
De son fruit riche.

Ce poil folet fans plus,  
Age trop tendre,  
De constance estre exclus  
Deués entendre.

Cueillés la grappe ainfi,  
Non verte ou dure  
Ni flaitriffant auffi,  
Comme trop mure.

*D'absence d'amie.*

**L**E Soleil reculant  
Nos iours nous rongne,  
Et avec lui coulant  
L'Esté s'eloigne.

Les vens troublent la mer,  
Branlent la terre.  
Neige se voit semer,  
Glace tout ferre.

Il n'est plus d'oifeau dous,  
Qui chanter vueille,  
Et plus ne voions nous  
Ni fleur ni fueille.

Ainsi ma vie en dueil  
 Toute se tourne,  
 Quand, mon Soleil, ton œil  
 Ailleurs seiourne.

Plus ne voi que langueur :  
 Et mille doutes  
 Viénent glacer mon cueur  
 Sans raifon toutes.

L'Aout a beau arriuer  
 Car, toi absente,  
 Touiours ce triste iuer  
 Faut que ie sente.

*Du 7. liu. des epigrammes Grecq.*

CAtin mes esprits me volle,  
 Et de ses yeus, peu à peu  
 Me fait fondre, comme au feu  
 S'écoule vne cire molle.  
 S'ell' est brune, moins vaut-elle ?  
 Vn charbon est bien tout noir.  
 Mais quand il ard, semble à voir  
 L'œil d'une rose nouvelle.

*Dudit liure. Imitation Grecque.*

Entre les léures de Catin  
 Vn moite baïser ai emblé,

EPIGRAMMES

Plus dous, plus fort, plus chaut que vin,  
De fucre & canelle comblé.  
Et ce Nectar tel m'a semblé  
Coulant par ma bouche rauie,  
Qu'a sentir mon cerveau troublé  
D'amour fuis yure pour ma vie.

*Autre imitation Greque du settieme liure  
des Epigrammes.*

P Ar ton faint nom, Venus, ie le confesse  
Colérement ai iuré ce matin,  
Que d'un mois (ô Dieus combien esse!)  
Ie ne visiterai Catin.  
Mais, ô déesse, hélas, ie lui pardonne :  
S'il te plaît donc, pardonne moi aussi.  
Car midi à grand peine sonne,  
Et ia demi mort fuis ici.  
Or, Aquilons, tout ce qu'un amant iure  
Souflés-le au Su : Quant à moy, j'aime mieus,  
Prés d'elle m'eiouir pariure,  
Que languir superstitieus.

*Quatrain, imitation Greque.*

Q Ue vaut, Catin, ceste fuite friuole,  
Esse qu'Amour ne te puisse attraper?  
Tu es de pié, & ce Dieu vole,  
Comme penfes-tu échaper?

*Eue*



*Eue coniure avec le Serpent contre l'homme.*

**D**Es ceste heure, avecque toi,  
 Cher Serpent, pour vne pomme,  
 Je coniure contre l'homme,  
 Et fausse à iamais ma foi.  
 Par ce, que toute femelle,  
 D'une malice éternelle,  
 Fera touiours comme moy.

*Pris de l'epigramme Grec.*

**F**Emmes ne font que tourment,  
 Au moins, iamais les meilleures,  
 Neurent que deus bonnes heures,  
 La noce & l'enterrement.

*Du latin de Plaute.*

**S**'Il est quelcun qui desire,  
 Sans nul repos s'empêcher,  
 Deus choses lui faut chercher,  
 Vne femme et vn nauire.

*Sur les œuvres de Lucian, tiré de son  
 epigramme Grec.*

**L**Vcian qui fit ceci,  
 Aiant connu toutes choses,

Les a dans ce lieu enclofes,  
 Folles & fages aufsi.  
 Car ce qu'un homme bien fin,  
 Eftime eſtre grand prudence,  
 Tout autrement qu'il ne penſe  
 N'eſt que follie en la fin.  
 Bref, en ce monde incertain,  
 Nul ne peut penſer ne dire  
 Rien qui puiſſe a tous ſufire  
 Ne parfaitement certain.  
 Ains, ce qui te ſemblera  
 Chofe grande & admirable,  
 Moquerie & vaine fable  
 Au ſens d'un autre fera.

*Sur les ruines de Rome tiré de l'épi-  
gramme latin.*

**E** Stranger qui viens, bon homme,  
 A Rome, pour Rome voir,  
 Et ne peux, même dans Rome  
 Rien de Rome apercevoir,  
 Voi des murailles les masses,  
 Voi les marbres démolis  
 Et les grans defertes places  
 Des théâtres abolis.  
 Voi-la Rome : Considere,  
 Comme, morte qu'ell' ſoit or,

Sa charoigne braue & fiere  
 Semble menasser encor.  
 Ell' a vaincu terre & onde,  
 Puis ell' s'est veincue ausi,  
 Afin qu'à veindre, du monde  
 Ne lui restat rien ainli.  
 Or sous ceste Rome esclauue,  
 Rome la maistresse git,  
 Et l'asservuie & la braue  
 Dorment en ce mesme lit.  
 Le Tibre, d'entiere marque,  
 Reste seul au nom Romain,  
 Et encor, sous mainte barque,  
 A la mer file soudain.  
 Voi, combien peut la fortune,  
 Ce qui ne bougeoit vient bas :  
 Et ce qui n'a cesse aucune  
 Demeure, & ne se pert pas.

*Du royaume de Naples, imitation de l'epi-  
 gramme Grec qui se commence,  
 Α' γὰρ ὅς Α' χαίμεν ἰδὼς.*

**I**'Etoie au François vn iour,  
 A l'Espagnol ie suis ores,  
 Vn autre & vn autre encores  
 Y pourront faire leur tour.

Sienne me croit cetui-ci,  
 L'autre ausi me cuidoit sienne,  
 Et quiconque apres y vienne  
 Il cuidera tout ainfi.  
 A qui, à qui fuis-ie donq?  
 C'est ici, fans doute aucune,  
 Le roiaume de Fortune,  
 Que garder nul ne peut onq.

*Quatrein de Niobé.*

**D**E viue que i'étoi', les dieus  
 Me feirent pierre par enuie :  
 Or Praxitel, faifant trop mieus,  
 De pierre m'a remise en vie.

*Du latin de Morus.*

**D**Octe Docteur, touiours tu nous viens dire  
 La lettre occit, tu n'as que ce propos,  
 La lettre occit : tant le redire?  
 Tu nous occis de ces deus mos :  
 Mais, quant à toi, tu as donné bon ordre,  
 Que nulle lettre occir onq' ne te vint :  
 Lettres n'ont garde de te mordre,  
 Car te voir onq ne leur auint.  
 Si n'esse à tort que tu creins, teste sote,  
 D'en estre occis : bien t'en dois soucier :

Car tu n'as d'esprit vne iote,  
Qui te puisse viuifier.

*Du latin d'Erafme.*


C E Iupiter, des antiques l'idole.  
( Si telle fable a quelque foi encor )  
Abuza vne Europe folle  
Sous le cornu masque d'un tor.  
Mais aujourdui , & ce ne font plus fables,  
Sous humbles peaus d'aignelés innocens,  
Mille fortes de masqués Diables  
Mettent la nôtre hors du sens.

## FIN DES EPIGRAMMES

DE IAN DOVBLET

Dieppois.

## EXTRAIT DV PRIVILEGE

 *L est permis à Charles Langelier Libraire iuré de l'Vniversité de Paris, de faire imprimer & mettre en vente vn petit liure, intitulé Elegies de Ian Doublet Dieppoys, Et auons inhibé & defendu a tous Imprimeurs & libraires, & autres marchans quelz qu'ilz soyent, d'en imprimer ou faire imprimer, vendre ne distribuer, autres que ledict Langelier aura fait imprimer, iusques à six ans prochainement venans, à conter du iour que lesdictes Elegies auront estez acheuées d'imprimer. Et ce sur peine de confiscation desdictz liures & d'amende arbitraire, ainsi qu'il est plus amplement contenu en ses lettres de priuilege. Donné à Paris le seiziesme iour de Ianuier, l'an de grace mil cinq cens cinquante huit. Et de nostre regne le douziesme,*  
*Par le conseil.*

DECOVRLAY.







## NOTES <sup>(1)</sup>.

---

PRÉFACE. Page IV. — Depuis l'impression de la préface, on a signalé, dans le *Nouvelliste de Rouen* du 23 août 1868, l'existence de mémoires inédits du corsaire Doublet, que nous avons cru devoir rattacher à la famille du poète.

Jean-François Doublet était né à Honfleur. Le récit de ses voyages embrasse 49 années de 1662 à 1711. Ses mémoires, qui se rapportent à une époque intéressante et glorieuse pour la marine française, mériteraient d'être publiés.

M. Stephano de Merval m'a indiqué aussi, dans l'*Election d'Evreux*, un Jean Doublet, seigneur De la Haye (fief sis à Neuville, canton de Saint-André, Eure), qui a produit des lettres de noblesse en 1523.

Ce Doublet est l'auteur de la famille des Doublet, seigneurs de Breuilpont, marquis de Persan, dont les armes sont d'azur, à trois doublets d'or, 2 et 1.

(1) Un certain nombre de ces notes sont dues à MM. de Merval et à d'autres membres de la Société des Bibliophiles normands ; mais nous devons surtout des remerciements à M. Bouquet, le professeur érudit du Lycée de Rouen, qui en a fourni la meilleure partie, notamment tous les détails relatifs à la description et à l'histoire de la ville de Dieppe.

Prosper BLANCHENAIN.

Il est possible que notre poète eût aussi des *doublets* dans ses armoiries ; mais ce n'étaient vraisemblablement que des armes bourgeoises ; car il n'existe, dans les registres de la Cour des Aydes, qui n'offrent pas de lacune, de leur origine à 1789, aucunes lettres d'anoblissement au nom des Doublet de Dieppe.

— Page V. — Dans le catalogue de la bibliothèque de M. Luzarche, rédigé par M. Claudin, en mars 1869, ce savant libraire enregistre sous le n° 6247, une traduction de Cicéron par David Miffant, *conseiller et gouverneur de la ville de Dieppe : le livre Tullus des offices*. Paris, Philippe Le Noir, 1528, in-4° gothique, figures sur bois.

Ce livre, dont un exemplaire existe à la Bibliothèque impériale, avait été signalé par M. Brunet, t. II, col. 51, et par M. Frère, t. II, p. 309 de son *Manuel du Bibliographe normand*, sous des dates différentes.

— NOTICE. Page XII. — J.-A. Guyot, tome I<sup>er</sup>, page 326 du *Moréri des Normands*, ouvrage manuscrit, faisant partie du fonds Martainville à la bibliothèque de Rouen, dit quelques mots de Doublet, qui, selon lui, *serait mort Cordelier*.

Adrien Pasquier (*Biographie normande* : Bibl. de Rouen, manuscrit) consacre aussi à Doublet quelques lignes, qui n'apprennent rien de nouveau.

On trouve enfin dans l'histoire de la ville d'Harfleur, par E. Dumont et A. Leger (Havre 1868) page 87, un Mathieu Doublet, curé d'Harfleur, en 1507.

— AU LECTEUR, folio 3, ligne 11.

*Or, pour l'orthographe, s'entrebatent les grammairiens.*

En 1545, Louis Meigret fit un *Traité touchant le commun usage de l'écriture françoise*, etc., où il annonce qu'il a travaillé pour le commun peuple, et où il propose une foule de modifications dans l'orthographe savante de la Renaissance.

En 1550, Jacques Peletier, du Mans, dans son *Dialogue de l'orthographe*, supprimait toutes les lettres étymologiques.

En 1549, Joachim du Bellay, dans sa *Défense et illustration de la langue françoise*, approuve les idées des réformateurs, mais se garde de les suivre. Il fait un peu comme Doublet.

Pierre Ramus, ou La Ramée, alla beaucoup plus loin en 1562.

Voir *Observations sur l'orthographe française suivies d'un Exposé historique des opinions et systèmes sur ce sujet depuis 1527 jusqu'à nos jours*, par Ambroise-Firmin Didot, 1867, pages 95 et suivantes.

— Folio 3, Verso, vers 3.

*Et avec Apollon son père.*

On adopte ici la tradition qui fait Orphée fils d'Apollon et de la Muse Clio. Selon d'autres, il aurait dû le jour à OEagre, roi de Thrace et à la Muse Calliope.

— Ibid. v. 8.

*Trainait sonnant*

*Les rochers et chesnes au son.*

*Unde vocalem temere insecuta  
Orphea sylvæ,  
Arte materna rapidos morantem  
Fluminum lapsus, celeresque ventos,  
Blandum et auritas fîdibus canoris  
Ducere quercus.*

Horace, *Odes*, liv. I, ode XII.

— Fol. 4, v. 10 :

*Chante ses ieus.*

Il serait difficile de savoir si l'auteur a entendu écrire *jeux* ou *yeux*, si l'on ne trouvait pas plus loin *yeux*; il est donc à croire qu'il faut lire ici *jeux*.

— Fol. 4, v. 21, 22 et 25.

*Ni le Harpeur de Thrace (Orphée)*

*Ni le Thébain aussi (Amphion).*

*Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,  
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda  
Ducere quo vellet.*

Horace. — Art poétique, v. 394.

*Ni cestui là (Arion).*

Voir, Ovide, *Fastes*, liv. II, 83-118, où l'histoire d'Arion sauvé par un dauphin, est racontée avec détail. — Méthimne était sa patric.

— Fol. 5. Recto, *Elegie*, I. C'est le cadre de la première ode d'Anacréon, *A sa Lyre*.

— Ibid. v. 7 et 8.

*Ces chères victoires navales*

*De nos demi-brulés Dieppois.*

M. J. Thieurry a donné : Récits dieppois. Combat naval, 1555. Peut-être Doublet parle-t-il de cette même affaire.

C'est un auteur latin qui a rapporté la naissance du vers pentamètre au larcin d'un pied de l'hexamètre fait par l'Amour.

— Ibid. V°, v. 9. Le substantif *reste* était alors féminin.

— Ibid. V<sup>o</sup>, v. 13. Les *fontes vomisse-flamme* sont les canons.

— Fol. 6. L'*Elegie*, 2, est aussi une imitation d'Anacréon.

— Ibid. V<sup>o</sup>, v. 13. Vulcain, en sa qualité de mari de Vénus, se croit père de Cupidon.

— F. 7, v. 8 :

*Parcere subjectis et debellare superbos.*

Virg. *Æneid.* VI, 853.

— Ibid. V<sup>o</sup>, v. 26. Arioste dans son *Roland Furieux*, a mis en scène Angélique, la belle reine du Cathay.

— Ibid. v. 28. Les vers d'Homère ont rendu Hélène à jamais célèbre.

— F. 8, v. 3. Properce a chanté Cynthie; Tibulle Nemesis; Ovide, Corinne.

*Et illic Nemesim suam Tibullus,*

*Et illic quoque Lesbiam Catullus*

*Fertur pallidulo ore suaviari.*

J. Bonnefons. Pancharis, I.

— Ibid. ligne 9. Nous avons dit dans la préface et dans les notes ci-dessus ce que nous avons pu trouver sur J. Mifant.

— F. 9, v. 7. Nous n'avons rencontré nulle part ailleurs le nom du musicien Mathieu Fournier.

— Ibid. v. 13.

*Cedite Romani scriptores, cedite Graii;*

*Nescio quid majus nascitur Iliade.*

Properce, liv. II, Eleg. 36.

— Ibid. v. 21. Agathon est l'un des interlocuteurs du Dialogue de Platon : *Le Banquet*.

— F. 9. V°, v. 2. Amaryllis figure dans la première Eglogue de Virgile. Alexis est le titre de la seconde.

— F. 10, v. 1 et 2. Allusion à la coutume des Anciens de marquer les jours malheureux d'une pierre noire et les jours heureux d'une pierre blanche. — Le corbeau vu à gauche était un mauvais présage.

— Ibid. v. 7. *Déparager* quelqu'un. Lui faire contracter un mariage inégal. Terme emprunté à la Coutume.

— Ibid., V°, v. 4. *Ecarse*, avare.

— F. 11, v. 21 à 26. Allusions à Pâris, ravisseur d'Hélène, et au centaure Chiron, qui enleva Déjanire à Hercule.

— F. 11. V°, v. 15. *Delaier* : différer, nous avons conservé *délai*, substantif de ce verbe.

— F. 12. V°, lig. 15.

Le médecin Pierre Desmireurs, à qui la 8<sup>e</sup> Élégie s'adresse, était lié avec les poètes de la Pléiade. Ronsard le compte parmi les compagnons du folâtrissime voyage d'Hercueil.

Des Mireurs seul nous regarde  
Et prend garde,  
D'un œil expérimenté  
Que tel desbaux ne nous trompe  
Et ne rompe  
L'accord de notre santé.

(*Euvres complètes de Ronsard*, t. VI, p. 362 (Paris, Franck, 8 vol. in-16.)

— F. 13, v. 11. La fable de la Cigale et la Fourmi est ici racontée avec un certain charme. Je crois que Guérault, de Caen, a écrit la même fable ; mais je n'ai pu me procurer ses narrations fabuleuses (Lyon, 1588, in-4°). Quant à La Fontaine, comme on disait au xvi<sup>e</sup> siècle, *Les petits enfants en vont à la moustarde*.

- F. 14, v. 5.

*Ces grés menteurs*

*Et quidquid Græcia mendax  
Audet in historia.*  
Juvénal, sat. X, v. 174.

- F. 14. V°, v. 22.

*Moy, coifé des saintes verdure  
Qui couronnent les frons sauans.*

*Me doctarum hederæ præmia frontium  
Dis miscent superis.*

Horace, Odes, liv. I, od. I, v. 29.

- F. 15, v. 13.

*Ton Pelignois.*

Ovide était né à Sulmo, dans le pays des Pelignes, c'est ce qui se trouve constaté par ce vers d'Ovide lui-même :

*Mantua Virgilio gaudet, Verona Catullo :  
Pelignæ dicar gloria gentis ego.*

— Ibid. v. 22. Ces noms de femmes, chantées par les poètes latins, ont déjà figuré plus haut.

— F. 16. Horace a fait une Palinodie, Odes, liv. I, ode 16, et Tibulle, Elégies, liv. I, élég. 9.

- F. 17. V° v. 7.

*La plume donc, pour amende soit arse.*

*Quem criminosis cumque voles modum  
Pones iambis : sive flammâ,  
Sive mari libet Adriano.*

Horace, liv. I, ode 16, v. 2.

— F. 17. V°. Charles Cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen. C'est lui qui fut plus tard proclamé roi par la Ligue sous le nom de Charles X. Il venait alors de recevoir à Rome le chapeau de cardinal. Il mourut en 1590, âgé de 70 ans. C'était à son époque le prélat le mieux renté de France.

— F. 18, v. 8. *Le neuf pays du Rouge bois* est le Brésil. Dieppe y envoyait alors des vaisseaux pour le commerce des bois de teinture appelés *Bresillet*, *Hæmatoxyllum*, bois de sang, bois rouge.

— Ibid. v. 9. Il y avait à Cléry (Loiret) un oratoire dédié à la Vierge, pour lequel Louis XI avait une dévotion particulière. Dives (Calvados) avait aussi son pèlerinage, plus fréquenté des marins que des rois.

— F. 18, v. 22. Gaillon fut dans l'origine un château fort. Le cardinal Georges d'Amboise y fit bâtir une magnifique maison de plaisance, à laquelle le cardinal de Bourbon ajouta une galerie. Le château épiscopal est aujourd'hui remplacé par une maison de détention.

— F. 18, v. 12 et suivants. Doublet invite le cardinal à venir visiter Dieppe, qui était alors le port militaire de la France et fournissait à nos rois leurs plus braves marins. — La ville avait alors, avec son château, une ceinture de murailles qui ne fut abattue que sous la Restauration.

— F. 19, v. 9 et suivants. Lesbie était la maîtresse de Catulle qui la chantait en vers hendécasyllabes, tandis que Tibulle célébrait Némésis en distiques, que Doublet nomme le *fluant couple*. — L'amant Tuscan est Pétrarque, natif d'Arezzo. Il se fixa dans Avignon où il chanta Laure, dont il ne déguisa point le nom. Sibille est donc le nom véritable de celle qu'aimait Doublet; mais il est supposable que c'est plutôt un prénom qu'un nom de famille.

— Ibid. v. 26. Il demande pardon aux Sibylles antiques de leur pré-



férer la sienne. — Varron en comptait dix : La Persique, la Lybienne, la Delphique, la Cuméenne, l'Erythréenne, la Samienne, la Cumane, l'Hellespontine, la Phrygienne et la Tiburtine. — Elles figurent dans les livres d'Heures du xvi<sup>e</sup> siècle, comme ayant prédit la venue du Sauveur.

— F. 19, V<sup>o</sup>, lig. 3. On voit par l'épigramme sur Fontainebleau, que le poète était chargé de remplir auprès du roi une mission de ses concitoyens.

— Ibid. v. 11. La source qui donnait son nom à Fontainebleau est aujourd'hui tarie. On a essayé récemment de la renouveler, mais il est douteux qu'on y réussisse.

— Ibid. v. 14 et suiv. Cette résidence, qui a été restaurée par le roi Louis-Philippe, était alors embellie par les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, Bosso, Primatice, Benvenuto Cellini etc.

— F. 20, v. 13. Je crois que la Cléopâtre couchée, en bronze antique, qui était alors à Fontainebleau, est celle qui se voit actuellement au Jardin des Tuileries.

— Ibid. v. 25. *Demi-cœur mien*, est une imitation d'Horace : *Anima dimidium mea*. Odes, I, 3.

— F. 20. V<sup>o</sup>, v. 16.

*Attalidis conditionibus*  
*Nunquam dimoveas, ut trabe Cypriâ*  
*Myrtoum pavidus naula secet mare.*

Horace, Odes I, 1, v. 12,

— Ibid. v. 21-22. Le Cygne de la Pouille est Horace né en Apulie, et le clairon Mantuan, Virgile né à Andes près de Mantoue.

— F. 21, v. 8. Le Palais de Justice où les magistrats siégeaient en robes rouges sur du velours bleu fleurdelisé.

- Ibid. v. 24 et suiv.

*Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam  
Jam te premet nox, fabulæque manes  
Et domus exilis Plutonia.*

Horace, Odes, I, 4, v. 15.

- F. 22, v. 3. Prométhée fut enchaîné sur le Caucase pour avoir dérobé le feu céleste, qui lui servit à animer l'homme.

Eschyle avait composé sur ce sujet une trilogie. Prométhée ravisseur du feu, Prométhée enchaîné, la délivrance de Prométhée.

La seconde tragédie a seule survécu.

- Ibid. v. 19. Le tyran de Sardes est Gygès, possesseur de l'anneau enchanté. Voyez Platon, République, 10; Cicero de Officiis III, 38. Enfin le roi Candaule, qui est le 9<sup>e</sup> du liv. IV des Contes de La Fontaine.

- F. 22, v. 27. Le proverbe : *Faire des châteaux en Espagne*, était déjà usité au xvi<sup>e</sup> siècle.

- F. 22, v. 22.

*Indulge ordinibus; nec secius omnis in unguem  
Arboribus positis secto via limite quadret.*

Virgile, Georg. II, 277.

- Ibid. 26. Les fermes des environs de Dieppe ont pour clôtures des levées de terre plantées d'arbres, qui protègent les bâtiments, la cour et les pâtis contre la violence des vents. On les appelle *forières*. On y met encore les mêmes essences d'arbres.

- F. 23, v. 24. La coutume de placer des bouquets d'épis tressés aux pieds des statues des saints, au jour de leur fête, existe encore aux environs de Dieppe.

- F. 23 V°, v. 12. Au temps de Doublet, les paysans procédaient déjà comme leurs descendants.

- Ibid. v. 14.

*Auræa fruges  
Italiæ pleno diffudit copia cornu.*  
Horace, *Epîtres*, liv. I, ép. 12.

- Ibid v. 21.

*Auream quisquis mediocritatem  
Diligit, tulus caret obsoleti  
Sordibus tecti, caret invidenda  
Sobrius aula.*  
Horace, *Odes*, liv. II, od. 10.

— F. 24, v. 1. Pæan, surnom d'Apollon, de *παῖω*, frapper, pris de l'hymne de sa victoire sur le serpent Python.

- Ibid. v. 18.

*Purpureus veluti quum flos succisus aratro  
Languescit moriens.*  
Virgile, *Æneid.* IX, 435.

— F. 25, v. 2. Esculape, fils d'Apollon, rendit la vie à Hippolyte qui avait repoussé l'amour de Phèdre, sa belle mère. Voir Ovide, *Métam.* XI, fab. 45.

- F. 25, V°, v. 13.

### *Seront ta viande,*

Feront ton affaire, te plairont. « Ce n'est pas là ma viande, signifie ce « n'est pas ce que j'aime, mon ragoût, mon appétit. » Leroux, *Dict. comique*.

— Ibid. v. 18. Latone, grosse de Jupiter, fut poursuivie par la haine de Junon, qui fit promettre à la Terre de ne lui donner aucun asile. Neptune, ému de pitié, fit sortir de la mer l'île de Délos où Latone, métamorphosée en caille, mit au monde Apollon et Diane. Un des premiers actes d'Apollon fut de tuer le serpent Python, que Junon avait fait naître pour poursuivre Latone.

- Ibid. v. 24. Doublet veut parler de la couronne de laurier, qui

plait à Apollon. Le *Phrygien téméraire* est le satyre Marsyas, qui fut écorché vif en punition d'avoir osé disputer au Dieu des vers, le prix de la flûte.

— F. 26. *L'Elegie 18<sup>e</sup>* pourrait avoir servi de type à la *xiii<sup>e</sup>* satire de Regnier. Les deux pièces ont pour le fond une grande ressemblance.

— F. 27, v. 2. — La Macette de Regnier emploie le même moyen, dans la *xiii<sup>e</sup>* satire.

— Ibid. v. 9.

### *Cource,*

Courrouce.

— F. 27, V<sup>o</sup>, v. 3. Voyez les fables de Phèdre, liv. V. fab. 8.

*Cursu volucris pendens in novacula  
Calvus, comosa fronte, nudo corpore,  
Quem si occuparis, teneas; elapsum semel  
Non ipse possit Jupiter reprehendere :  
Occasionem rerum significat brevem.*

— F. 28, v. 15. Deux cornes de feu traversent le nimbe de Moïse.

— Ibid. v. 20. Juvénal, ou peut-être Ovide, a dit : *Casta est quam nemo rogavit.*

— F. 29, v. 2. Dans le portrait du poète crotté, Macette dira :

Puis ils ne donnent rien, si ce n'est des chansons.

Regnier, sat. XIII, v. 252.

— F. 29, V<sup>o</sup>, v. 6. Regnier termine sa satire XIII par des imprécations du même genre :

Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres si saintes,  
Que soient avant ta mort tes prunelles estées ;  
Ta maison descouverte et sans feu tout l'hyver.....,  
Et trainer, sans confort, triste et désespérée,  
Une pauvre vieillesse, et toujours altérée.

— F. 30, v. 22 et suiv. Doublet veut parler de : 1° Marot, né à Cahors, qui a traduit les psaumes de David ; 2° Nicolas Denisot, peintre en miniature et poète, qui a publié quelques Noël's sous le pseudonyme anagrammatique de Conte d'Alsinois ; 3° Pierre Bembo, cardinal, poète italien et latin ; 4° Sannazar, surnommé le Virgile chrétien, auteur du poème *De Partu Virginis*, de l'*Arcadia*, etc. ; 5° Arioste, auteur du *Roland Furieux* ; 6° Théocrite de Syracuse, qu'il appelle l'*Arethusain berger*, parce qu'il a chanté, dans ses églogues, la fontaine d'Aréthuse, etc.

— F. 30, V°, v. 14. Ovide a dit : *Tempus edax rerum*.

— Ibid. v. 16.

*Non omnis moriar, nullaque pars mei  
Vitabil Libitinam.....*

Horace, Odes III, 30.

— Ibid. v. 22.

### *Brument*,

Mot normand, qui signifie fiancé, marié.

— F. 31, ligne 1. On peut comparer l'*Elegie* 20 avec le *Blason et Louenge des singularitez et excellences de la bonne ville de Dieppe*, par Pierre Grognet. — Cette pièce, composée vers 1520, se trouve dans les *Blasons*, poésies anciennes, publiées par Méon. Paris, Guille-mot, 1807, in-8, p. 366.

— F. 31, v. 26. A Dieppe, le soleil se lève au-dessus de la falaise du Pollet.

— F. 31, V°, v. 2. La plage de Dieppe fait face au nord.

— Ibid. v. 3. La côte de Janval.

— Ibid. v. 12. On a vu, dans la préface et ci-dessus, des renseignements sur la famille Mifant. Une des notes sur la vie de Doublet par Colletet donne quelques détails sur Jean et Raoul Par-

mentier. Pierre Crignon, leur ami, outre une élégie sur leur mort, a publié un récit abrégé de leur voyage.

Pour ce qui est de Terrien, son prénom était Guillaume, et il a écrit des commentaires sur le droit civil observé en Normandie. (Paris, J. Du Puis, 1574, in-fol.) Voir la *Galerie dieppoise*. Dieppe, 1862, in-8.

— Ibid. v. 22. L'hydrographie a été de tout temps en honneur à Dieppe. Les relations de voyages y étaient fort nombreuses. Cartes et manuscrits, tout a été perdu lors du bombardement de 1694.

— Ibid. v. 28. On se promenait alors comme aujourd'hui sur la belle plage de Dieppe, du côté du phare de l'Ailly. Doublet compare ce promenoir avec le *Grand-Pont* qui servait alors de promenade aux Rouennais. Taillepiéd, dans son *Recueil des Antiquitez et Singularitez de la ville de Rouen*. (Rouen, Martin le Mesgissier, 1601, in-12), fait toutefois un pompeux éloge de la majesté, mais non de la solidité de ce pont, qui fut remplacé, vers 1630, par un pont de bateaux, et disparut entièrement en 1661.

— F. 32, v. 11 et suiv. Cette curieuse description des maisons de Dieppe, que détruisit le bombardement de 1694, est peut-être le seul souvenir qui en soit resté.

— Ibid. v. 15. La Grande-Rue de Dieppe ne peut être qu'une reproduction de celle dont parle Doublet, puisque la ville tout entière fut reconstruite sous Louis XIV.

— Ibid. v. 19. C'est Ango, le fameux navigateur, qui fit venir à Dieppe les eaux prises à Saint-Aubin, dans la vallée de la Scie. C'était une création nouvelle à l'époque où écrivait notre poète.

— Ibid. v. 28. Soit dans l'église Saint-Jacques, soit dans l'église Saint-Remi.

— F. 32, V°. Dans sa 21<sup>e</sup> *Elegie*, Doublet, en appelant les poètes au Puy de l'Assomption de Dieppe, rapporte l'origine ou le rétablissement de ce concours poétique à la levée d'un des nombreux

sièges que Dieppe eut à subir, celui de 1443. Les Anglais, commandés par Talbot, ayant été repoussés, la veille de l'Assomption, à l'heure où les cloches commencèrent à sonner pour la fête, le bruit courut que la sainte Vierge était apparue sur les murs de la ville et avait, de sa main, écarté les assiégeants. Des fêtes, des processions et cérémonies, qui portaient le nom de *milouries* (du mot *mi-août*), accompagnées d'un concours poétique, furent établies et se continuèrent, avec un éclat qui baissa en même temps que la fortune de Dieppe, jusqu'en 1789.

— Ibid. v. 12, La Loire était le fleuve qui avait vu naître Du Bellay; Ronsard avait pris naissance sur les bords du Loir.

— Ibid. v. 18. Le Puy de l'Immaculée Conception, à Rouen. Voyez les *Antiquitez*, par N. Taillepied. Chap. XXXIX.

— F. 33, v. 21. *Gerre* pour genre. Mot hors d'usage.

— Ibid. v. 24. Il y eut, en 1555, un combat naval livré dans les eaux de Dieppe.

— F. 33, V°, v. 13.

*Et quidquid Græcia mendax*

*Audet in Historia.*

Juvénal X, 174.

— Ibid. v. 23 et suiv. Allusions aux Psaumes de Marot, au poème de la Semaine par Du Bartas, et à l'Hercule Chrestien de Ronsard. (Voyez ses *Hymnes* T. V, page 168 de l'édition elzévirienne. Paris, 1867, in-16.)

— F. 34, v. 4 et 6. Le Puy ou Palinod de Dieppe, fondé en 1320, à l'imitation de celui de Rouen, se tenait le 15 août, jour de l'Assomption ou le 8 septembre, jour de la Nativité. — A la fin de la première suite de sa notice historique sur l'Académie des Palinods, M. Ballin a parlé des Palinods de Dieppe, et à la fin de la seconde suite, il a cité des fragments de la pièce de Doublet.

— Ibid. v. 8.

*Totidem quot messis aristas,  
Silva gerit frondes, ejectas liltus arenas.*

Ovide, Métam. XI.

— F. 34, v. 12. Dans le siège de Dieppe par Talbot, en 1443.

— Ibid. v. 16. C'est le 14 août 1443, veille de l'Assomption, que le Dauphin, plus tard Louis XI, donna le dernier assaut aux Anglais, pendant qu'au bruit des cloches se faisait une procession solennelle autour des murs de Dieppe. — Voir les *Mémoires chronologiques pour servir à l'Histoire de Dieppe*, par Desmarquets, et l'*Histoire de Dieppe* par M. Vitet.

— Ibid. v. 24. — La falaise de l'Est ou du Pollet. Talbot y fit établir une Bastille, en décembre 1442, et cet endroit s'appelle encore place de la Bastille. Plus tard, vers 1562, on y fit bâtir le fort du Pollet. Doublet a dû le voir édifier.

— F. 34, V°, v. 2. Charles VII chassa les Anglais de France par la victoire de Formigny, le 15 avril 1450.

— Ibid., V°, v. 10. C'était un constructeur de navires de Dieppe, qui avait inventé les six grandes plates-formes ou ponts mobiles mentionnés par le poète. (Voir Desmarquets, t. I, p. 63.)

— Ibid. v. 26. Desmarquets ne parle pas d'une prière à la Vierge, mais d'un discours du Dauphin à ses troupes.

— F. 35, v. 16 et suiv. On établit immédiatement à Dieppe la confrérie de l'Assomption sur laquelle Desmarquets donne de longs et curieux détails. T. I, p. 68-85. — Un vieux registre de cette confrérie, cité par le chroniqueur Asseline, porte que les prix consistaient vers 1471, en une *Couronne* d'or, qui était pour le Premier Chant Royal; un *Chapeau de Laurier*, pour le deuxième; une *Affique d'or*, pour la meilleure Ballade, et un *Anneau d'or garni d'une pierre*, pour le Rondeau. (Note de M. Férét, citée par M. Ballin. Première suite sur les Palinods de Rouen, p. 11.)



— F. 35, v. 25.

*Les Dircéennes Odes,*

de Dircé, fontaine de Béotie, à cause de Pindare qui étant Béotien.

— F. 35, V°. ligne 10. Jean de Bourbon, comte d'Enghien, sixième fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit le 6 juillet 1528. Il avait épousé, le 14 juin 1557, Marie de Bourbon, duchesse d'Estouteville, née le 30 mai 1539. — Il fut trouvé parmi les morts, après la désastreuse bataille que le duc de Savoie, Philibert Emmanuel, gagna le jour de Saint-Laurent (10 août 1557), sur le connétable Anne de Montmorency, accouru au secours de Saint-Quentin assiégée.

F. 35, V°, ligne 12. Vallemont, arrondissement d'Yvetot.

« En 1560, Adrienne d'Estouteville décédait à Trie, dans sa quarante-huitième année; son corps fut rapporté dans l'abbaye de Valmont, et y fut inhumé le mardi 28 janvier 1560, en même temps que ceux de François, duc d'Estouteville; de François, comte de Saint-Paul, son fils; de Jean de Bourbon, comte d'Enghien, premier mari de sa fille, et de Jacqueline d'Estouteville, sa mère, qui paraissent avoir été jusque là conservés à Trie. »

*Recherches sur les sires et le duché d'Estouteville*, par R. d'Estaintot, p. 17.

— F. 36, V°. Le Dauphin, qui, un an plus tard, devait commencer un règne de dix-sept mois, sous le nom de François II, épousa la fille unique de Jacques V, roi d'Ecosse, Marie Stuart, alors dans toute la fleur de sa beauté, le 24 avril 1558. Les prédictions enthousiastes de Doublet, à l'occasion de ce mariage, ne furent point exaucées.

— Ibid. v. 1. La fille de l'Ecume, Vénus Aphrodite du grec *ἀφρός*, écume.

— Ibid. v. 14.

*Hic triplex uno comitatur gratia nexu.*

Sidoine Apollinaire.

— Ibid. v. 17. *Vulgus Hymen Hymenæe, vocant*, dit Ovide. Dans l'épithalame de Julia et de Manlius, par Catulle, les mots *Hymen! Hymenæe!* reviennent sans cesse.

— F. 37, V°, v. 13. Lilebourg semble être mis là pour Edimbourg.

— F. 38, V°, v. 6. Un tournoi devait être fatal à Henri II. Quatorze mois plus tard (30 juin 1559), il devait périr en rompant une dernière lance contre Montgomery, capitaine de sa garde écossaise.

— F. 39, v. 11. Les Trois Grâces, dont il a parlé plus haut.

— Ibid. v. 20.

*Son croissant est de nos dieux.*

Allusion au croissant qui formait le corps de la devise de Henri II, et avait pour âme :

*Donec totum impleat orbem.*

— Ibid. v. 25.

*Et rebus nox abstulit atra colorem.*

Virg. *Æneid.* VI, 272.

— F. 39, V°, derniers vers.

*Pampineæ vites et amictæ vitibus ulmi.*

Ovide.

— F. 40, v. 21. Jean Fourdin était sans doute un de ces savants modestes qui travaillent uniquement pour la science et non pour leur renommée. La reconnaissance de Doublet, son élève, a seule préservé son nom d'un entier oubli.

— F. 40, V°, v. 28. Un Arpinois : Cicéron né à Arpinum, dans le Latium.

— F. 41, v. 10. Le comique Sidonien, Térence, poète comique latin, né probablement à Carthage, colonie de Sidon.

— F. 41, V°, v. 9. En l'absence de tout autre document, il est difficile de déterminer quel est le Daniel que signale le poète. — Serait-

ce Daniel l'organiste, qui a laissé plusieurs recueils de Noëls? mais il était d'Orléans. Serait-ce un ancêtre du P. Daniel, l'historien, qui était de Rouen?

— F. 41, V<sup>o</sup>, v. 12. Horace a dit de lui-même, dans une ode à Mécène, liv. II, ode 20.

*Jamjam residunt cruribus aspera  
Pelles, et album mutor in alitem  
Superne, nascunturque leves  
Per digitos humerosque plumæ.*

— F. 41, V<sup>o</sup>, lig. 19. Je ne sais de quel poète latin (moderne sans doute), est tirée cette pièce. Jean Passerat, l'un des auteurs de la satire *Ménippée*, a puisé à la même source un conte : *Métamorphose d'un homme en oiseau*, qui est bien autrement spirituel.

— F. 43, v. 6.

*Impius hæc tam culta novalia miles habebit?  
Barbarus hæc segetes? En quò discordia cives  
Perdurit miseros : en queis consevimus agros.*

Virgile, Eglogues, I, v. 71

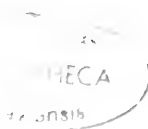
— F. 43, V<sup>o</sup>, v. 19

*O utinàm nova  
Incude diffingas retusum in  
Massagetas Arabasque ferrum!*

Horace, Odes, liv. I, od. 35.

— F. 44, V<sup>o</sup>. Imité de la première ode d'Anacréon : Θέλω λέγειν Ἀτρείδας. Voyez la même Ode traduite par Remy Belleau, t. I, p. 13, de ses œuvres publiées par A. Gouverneur (Paris, Franck, 1867, 3 vol. in-12).

Ibid. v. 2. Le duc François de Guise investit Calais le 1<sup>er</sup> janvier 1558 et le prit en huit jours sur les Anglais qui l'occupaient depuis 1347.



— Ibid. v. 8. Henri II, sous qui se passèrent ces faits de guerre.

— F. 45. Troisième ode d'Anacréon : *Μεσονυχτίοις ποθ' ὤραις*. Voyez Belleau I, 15, et Ronsard II, 164, mais surtout La Fontaine, conte XII du III<sup>e</sup> livre.

F. 45, V<sup>o</sup>, v. 15. Ode 40 d'Anacréon : *Ἄερος ποτ' ἐν ῥόδοις*. Suivant M<sup>lle</sup> Lefebvre, Théocrite n'a point dédaigné de l'imiter. Selon Brunck, cette imitation serait de Bion. Le Tasse s'en est souvenu dans son *Aminie*, acte II, sc. 1. — Voyez encore Belleau I, 43, et Ronsard II, 270.

F. 46, V<sup>o</sup>. Sur la mort d'un Perroquet. — Voir Catulle, *Funus Passeris* :

*Lugete, o Veneres Cupidinesque,  
Et quantum est hominum venustiorum !*

Voir aussi Stace, Silves, liv. II, Silve IV. *Psittacus melioris*.

— F. 47, V<sup>o</sup>, v. 5. Adonis. Voyez Bion, Idylle 1, et Théocrite, Idylle 30.

— F. 48, v. 22. Il est donc bien ancien ce refrain qui a passé de *bec en bec*, jusqu'aux perroquets de nos jours :

Quand je bois du vin clairer,  
Tout tourne ! (*bis*).  
Quand je bois du vin clairer  
Tout tourne au cabaret.

— F. 48, V<sup>o</sup> v. 25. *L'Écoufle*, c'est le milan.

— Fol. 49, V<sup>o</sup>, v. 14. Pulex ou plutôt Pulci, de Custozza près Vicence (qu'il ne faut pas confondre avec Luigi Pulci, auteur du *Morgante maggiore*), fut célèbre pour son épigramme de l'*Hermaphrodite*, que Politien, Lascaris et Lamonnaye ont traduite en grec, que Nicolas de Bourbon a remise en latin, et qu'après Doublet, M<sup>lle</sup> de Gournay,

Lamonne, d'autres peut-être encore ont imitée en français. Voici le texte de cette épigramme bien oubliée aujourd'hui :

*Cum mea me genitrix gravida gestaret in alvo,*

*Quid pareret fertur consuluisset deos.*

*Mas est, Phœbus ait. Mars, fœmina. Junoque, neutrum.*

*Cumque forem natus, hermaphroditus eram.*

*Quærenti letum ; Dea sic ait : Occidet armis.*

*Mars, cruce. Phœbus aquis. Sors rata quæque fuit.*

*Arbor obumbrat aquas ; ascendo. Decidit ensis*

*Quem tuleram, casu labor et ipse super.*

*Pes hæsit ramis, caput incidit amne : tulique*

*Fœmina, vir, neutrum, flumina, tela, crucem.*

— Fol. 50, v. 5. L'énigme de Cléobule a pour sujet l'An, père des douze mois, qui ont pour enfants trente jours chacun. Elle se trouve dans Diogène Laërce, *Vie de Cléobule*, ch. VI. La voici :

Εἰς ὁ πατήρ, παῖδες δὲ δώδεκα· τῶν δ' ἑκάστω

Παῖδες ἑασι τριήκοντ', ἀνδιχα εἶδος ἔχουσαι·

Ἦι μὲν λευκαὶ ἑασιν ἰδεῖν, ἧ δ' αὖτε μέλαιναι·

Ἀθάνατοι δ' ἐ' τοῦσαι, ἀποθινύθουσιν ἅπασαι.

— F. 52, V°, v. 19.— Ce quatrain a été mis en musique au xvi<sup>e</sup> siècle par Costeley. — L'air se trouve dans le 19<sup>e</sup> livre de chansons à 4 et 5 parties par Orlande de Lassus et autres. Paris, A. Le Roy et R. Ballard, 1581, in-8, oblong.

On se rappelle aussi ces deux vers qui semblent en être imités, dans le vaudeville final du *Figaro de Beaumarchais* :

Si l'amour porte des ailes

N'est-ce pas pour voltiger ?

Et enfin ce refrain d'une romance du siècle dernier :

Ce Dieu que tu fuis a des ailes ;

Il te rattrapera toujours.

— F. 53, v. 1. Un autre normand, Charles Faucon de Ris, sieur de Charleval, dans un sonnet célèbre sur notre première mère, a dit avec plus d'esprit encore.

Elle aimait mieux conter fleurette au diable  
Que d'être femme et ne pas coqueter.

— F. 53, V°, v. 15. Je crois que l'épigramme sur les ruines de Rome est d'Andréa Navagero (en latin Naugerius), dont les poésies ont été imprimées en 1530, in-fol., à Venise.

Le troisième sonnet : *Des Antiquités de Rome*, par Joachim Du Bellay, est une imitation de la même pièce.

Nouveau venu qui cherches Rome en Rome,  
Et rien de Rome en Rome n'aperçois,  
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois  
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.  
Voy quel orgueil, quelle ruine, etc.

— F. 54, ligne 22. Achéménide était un des compagnons d'Ulysse. Il est question de lui dans l'Enéide III. 614.

— F. 54, V°, ligne 9. C'est la traduction de cette épigramme :

Ἐκ ζῶης με θεοὶ τεύξαν λίθον· ἐκ δὲ λίθοιο  
Ζωὴν Πραξιτέλης ἔμπαλιν εἰργάσατο.

*Anthologie*, IV, 9.

— F. 55, v. 1. *Iote*, c'est l'ἰῶτα, la plus petite des lettres grecques, comme qui dirait un atome.





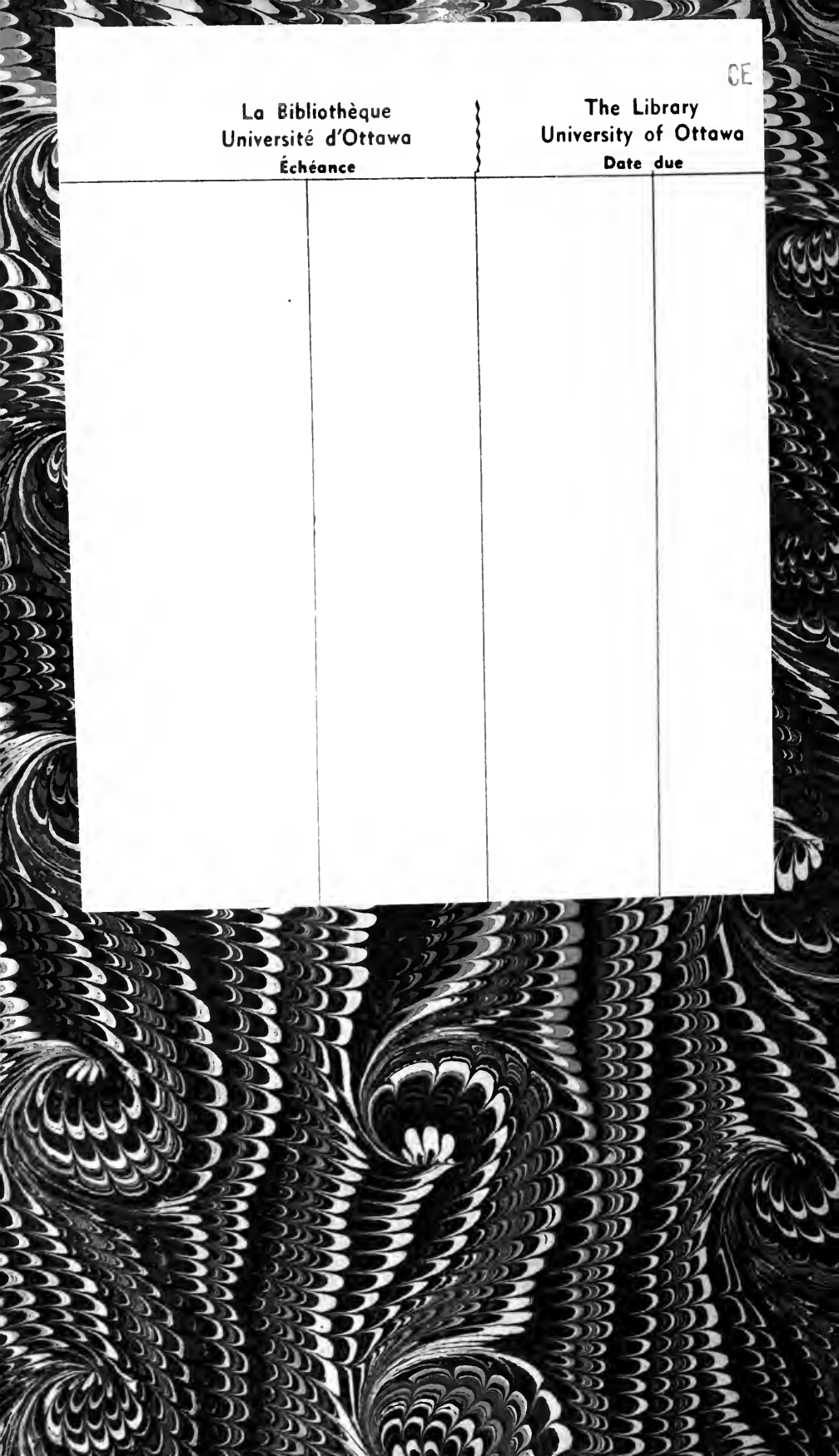




CE

La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due





CF PQ 1418  
.D7 1418  
COO 000001, 000 ELEGIES.  
ACC# 121000

